

ALBERT PAUPHILET

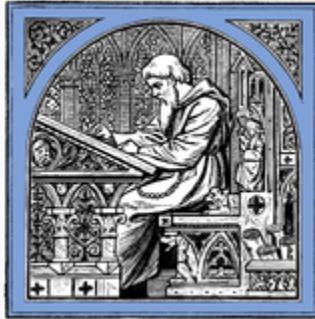
CONTES
DU
JONGLEUR



PARIS
L'ÉDITION D'ART H. PIAZZA
19, RUE BONAPARTE

Contes du jongleur

Albert Pauphilet (traduction)



Édition d'Art H. Piazza, Paris, 1932

Exporté de Wikisource le 28 décembre 2024

ALBERT PAUPHILET

CONTES
DU
JONGLEUR



PARIS
L'ÉDITION D'ART H. PIAZZA
19, RUE BONAPARTE

CONTES
DU
JONGLEUR



TABLE

NOTE PRÉLIMINAIRE

LE PRÉLUDE DU JONGLEUR

D'UNE TUNIQUE ET DE TROIS CHEVALIERS

LE TESTAMENT DE L'ÂNE

LE LAI D'ARISTOTE

LE LAI DE L'OISELET

DE SAINT PIERRE ET DU JONGLEUR

AUCASSIN ET NICOLETTE



NOTE PRÉLIMINAIRE

O N a réuni ici quelques contes choisis parmi les meilleurs et les plus typiques du moyen âge. Ils sont dans l'ensemble fidèlement traduits, à peine allégés çà et là des longueurs et des répétitions que les plus habiles écrivains de ce temps n'évitent pas toujours.

Le Prélude est résumé de diverses pièces de Colin Muset ; le Lai de l'Oiselet est traduit sur le texte publié par Gaston Paris dans les Légendes du Moyen Âge ; les autres contes proviennent du classique [Recueil général des Fabliaux](#) de Montaiglon et Raynaud.

On trouvera à la fin une version nouvelle d'Aucassin et Nicolette. Il existe de ce charmant petit roman des traductions modernes justement estimées ; celle que nous publions en diffère en plusieurs points. D'abord elle utilise la récente et admirable édition de M. Mario Roques, qui en certains passages corrige excellemment le texte antérieur,

et pour certains autres établit une explication nouvelle. En outre, elle propose de l'ensemble de l'œuvre une interprétation un peu différente, à laquelle les derniers travaux et nos propres études nous ont amené.

On a généralement traité Aucassin comme un conte populaire, dont il fallait mettre en lumière la grâce un peu simplette et la naïveté. Il est fort probable qu'aux yeux de ses contemporains l'auteur de ce petit chef-d'œuvre possédait aussi peu que possible ces qualités-là. C'est nous qui les prêtons uniformément à tout le moyen âge. Ménestrel de profession, c'est-à-dire homme de lettres, selon toute probabilité, il connaît bien les romans de son temps et en emprunte adroitement des thèmes ; mais il en perçoit aussi l'artifice, le poncif, et il s'en égaye. Bon nombre de ses épisodes cachent sous les complaisances de la fiction une intention moqueuse. Le combat et la victoire involontaire d'Aucassin, notamment, est une pure dérision ; le royaume de Turelure ne peut être compris que comme la parodie de ces contrées prodigieuses où les romans d'aventures avaient accoutumé de conduire leurs héros. Et il y a bien d'autres exemples que nous laisserons au lecteur le plaisir de découvrir. C'était un esprit ingénieux : il n'est pas jusqu'au mélange, assez insolite, de prose et de vers qui ne témoigne de son originalité. C'est cette alliance subtile du romanesque et de l'ironie, ces continuels changements de ton, cette souplesse qu'on a tâché de rendre sensibles à des lecteurs modernes, afin qu'ils retrouvent, dans cette

traduction, quelque chose de l'impression qu'une œuvre si personnelle dut produire en son temps.

Au reste, le même souci de vérité nous a conduit, dans ce petit livre, à fuir autant que possible le style archaïsant, simpliste et attendri qu'il est de mode aujourd'hui d'appliquer à tous les textes du moyen âge. Il semble qu'on ait trop imité certain exemple admirable, mais qui devait rester unique. Pour nous, plutôt que de glacer sous cet apprêt monotone les œuvres que nous rappelions au jour, nous avons tâché de les faire réapparaître telles qu'elles furent d'abord, vivantes, malicieuses et diverses.

A. P.





Le Prélude du Jongleur

SEIGNEURS, je vais chanter pour votre joie, pour chasser vos soucis et vous ragaillardir : c'est le plus plaisant des métiers. Je loue Prouesse et Beauté, l'amour et la bonne vie ! Que les envieux et les médisants s'écartent, je méprise leur vilénie. Je chante pour les amants courtois, pour les vaillants, les généreux ! Pour la belle au clair visage, au cœur joli, qui, si mon chant lui a plu, me récompensera d'un baiser !

Au temps nouveau, en mai, quand les rossignols chantent clair sous les verts buissons, j'aime à tailler des flageolets dans les branches d'un saule, à tresser des chapeaux de fleurs pour en parer de blonds cheveux. J'aime la vive chanson des flûtes mêlée avec le tambourin, tandis que jeunes gens et jeunes filles dansent et mènent grand'joie. L'herbe verte, les rameaux fleuris, le ramage des oiseaux et le rire des filles me remettent en allégresse.

J'aime aussi le noble jeu des armes, le fracas des tournois, et le retour magnifique des vainqueurs sous les bannières éployées. Au milieu des fêtes, par Dieu ! je suis plus heureux qu'un comte en son château ceinturé de tours !

Mais à l'approche de l'hiver, je rêve de trouver asile auprès de quelque bon maître. Mon hôte serait large, et ne compterait pas. Il aurait chez lui foison de porc, de bœuf et de mouton, canards, faisans, gibiers, grasses poulardes, chapons et bons fromages nichés dans la paille. La dame du logis serait aussi accueillante que le mari ; jeune et fraîche, elle penserait à mon plaisir tous les jours, et les nuits aussi... Et le mari ne serait point jaloux : souvent il nous laisserait seul à seule... Hélas ! On ne me verrait pas alors crever des chevaux à trotter, tout boueux, derrière quelque mauvais maître besogneux et chiche !

Seigneurs, je goûte les bons morceaux, les jolies filles et le vin clair. Je sais de beaux contes, et ma bourse est mal garnie. Je vais vous dire, à votre volonté, fabliaux plaisants, lais d'amour, nobles histoires ; et si elles vous agréent, vous me ferez de beaux dons, par courtoisie. Mais le don suprême, celui qui fait oublier tous les maux, qui me l'accordera ? Je le demande à Celle à qui je dédie ces chants :

À la plus belle, à la plus blonde, à la plus franche !



D'une tunique
de lin et de
trois Chevaliers



L était une fois une jeune femme, qui n'était ni duchesse, ni comtesse, mais généreuse, courtoise, et si belle qu'en tout un royaume on n'eût pas trouvé son égale. Elle avait pour mari un bachelier de bonne famille, riche et fastueux ; il ne hantait pas les tournois, mais il aimait à recevoir en son château les chevaliers qui passaient : il préférait Largesse à Prouesse.

Un tournoi ayant été crié par le pays, trois chevaliers qui y allaient se firent héberger au château. Deux d'entre eux étaient riches de biens, d'honneurs et d'amis ; le troisième ne possédait qu'une petite terre, mais il ne manquait pas un tournoi et ne craignait lance ni épée dès qu'il avait le heaume en tête. Tous trois parlèrent d'amour a leur hôtesse, sans qu'elle agrêât ni rebutât aucun d'eux.

Le plus riche des trois lui faisait de longs discours de soi-même, de sa fortune, et lui décrivait son amour à la façon des poètes. « Ô douce et gente dame, disait-il, ô mon cœur, ma vie et ma mort, car vous me faites mourir si vous n'acceptez mon amour, même sans me payer de retour ! Le vôtre, je n'ose vous le demander, trop chétif pour avoir une amie si belle, si sage, si parfaite ! Dame, abaissez jusqu'à moi votre fier courage, et par vous je fleurirai en courtoisie, en prouesse, en magnificence. »

Ses compagnons mettaient tout leur cœur et leur savoir à faire à la dame d'aussi touchantes prières ; elle fut assez habile pour ne pas s'y laisser prendre. Le lendemain matin, tous trois reprirent leur route, aussi peu avancés l'un que l'autre.

Quelques heures après leur départ, la chatelaine choisit une de ses plus fines tuniques de lin et appela un vieil écuyer en qui elle avait toute confiance : « Tu as bien vu, dit-elle, ces trois chevaliers ? Tu vas les rejoindre à leur tournoi. Prends cette tunique et porte-la au plus riche des trois, messire... (elle lui dit le nom du chevalier). Dis-lui que, s'il désire mon amour autant qu'il le prétend, il doit demain, au tournoi, revêtir pour toute armure cette belle tunique ; il a le droit d'y ajouter heaume, chausses de fer, écu et épée, mais rien de plus. S'il accepte, reviens aussitôt vers moi. Sinon, va trouver messire... (elle lui nomma l'un des deux autres), et fais-lui la même proposition. S'il refuse aussi, porte la tunique au troisième, — c'est celui qui t'a

parlé le dernier ce matin, au départ, — et tiens-lui le même langage qu’aux deux autres. »

L’écuyer part, retrouve le chevalier qu’on lui avait indiqué en premier, et lui fait son message. L’autre reçoit le gage et déclare d’abord qu’il s’en parera, que pour l’amour de sa dame chère il fera merveille en ce harnois. Pourtant, l’instant d’après, au milieu de ses compagnons, il paraît soucieux, le visage baissé : il réfléchit, et un combat se livre en lui. Peur lui pâlit le teint, lui parle du danger. Prouesse lui dit qu’on ne saurait avoir sans peine une aussi digne maîtresse. Amour l’accuse de fausseté, s’il refuse après tant de protestations : rendre la tunique serait un aveu de tromperie. Mais Peur revient à l’assaut et lui démontre que, de toute manière, il a perdu la partie : car s’il prend la tunique il sera tué, et adieu les amours ! Qu’il ne la prenne donc pas, mieux vaut vivre et manquer une maîtresse. Finalement il rendit la tunique au valet.

Elle fut incontinent portée au second chevalier, qui, tout comme le premier, l’accepta d’abord et la rendit ensuite.

Mais le troisième répondit au messenger d’une tout autre manière. Il reçut la tunique avec joie, et dit qu’elle lui donnerait plus d’assurance que la meilleure armure.

« Tiens, l’ami, ajouta-t-il au messenger, hormis mon cheval de bataille et mes armes, je ne possède ici que ce palefroi : prends-le, il est à toi ; et va-t’en remercier ta maîtresse du beau don qu’elle me fait. Ce don, ce sera demain l’amour triomphal ou la mort : venant d’elle, je les accueillerai du même cœur. »

La nuit vient et passe ; le jour reparaît ; les hérauts parmi le camp jettent leur cri : « Lâchez, lâchez ! » Plus de mille fois, la nuit, le chevalier a baisé cette tunique, qu'il tenait embrassée, et s'est promis plus d'exploits qu'il n'en fut jamais accompli pour une femme. Mais, au moment de s'armer, lui aussi, malgré son courage, il se prend à réfléchir. En son âme, comme en celle de ses compagnons, Couardise et Prouesse bataillent. « Pense, lui dit l'une, aux lames d'acier qui te trancheront les flancs ! À tes épaules, à tes côtes dépecées de coups que les autres chevaliers, protégés par de bons hauberts, ne connurent jamais ! À quoi bon ta vaillance ? Toi-même tu la trahis par cette folie : morte est ta chair, et ton âme, en ces jeux homicides, est damnée. Tu perds à la fois la vie et le salut, Dieu et le monde. »

Toute la chair lui frémit.

« Pense plutôt, lui murmure Amour, aux joies qui t'attendent : compagnie d'une dame belle et courtoise, doux regards, frais sourires, et le baiser, bonheur suprême ! Ne se laisserait-on pas torturer pour de telles félicités ?

— Et puis, ajoute Prouesse, il serait honteux de refuser l'épreuve parce qu'elle est périlleuse. Quel exploit inouï ce serait, de se mesurer, le corps presque nu, à des guerriers vêtus de fer ! »

Bref, Amour et Prouesse l'enhardissent si bien, que maintenant il ne changerait plus la tunique pour la meilleure cotte de mailles d'Angers.

Le voici au fort de la mêlée. À coups d'épée il rompt les hauberts, fend les heaumes et les écus ; mais sous la tunique déchirée sa chair est ouverte en maint endroit, il est couvert de sang. Ses adversaires comprennent et admirent ; malgré lui, ils le ménagent. Rapide, la nouvelle se répand qu'il n'a pour toute armure que le frêle tissu : bientôt personne n'ose l'attaquer, il n'a plus pour ennemie que la douleur poignante de ses blessures. Affaibli, à demi pâmé, il resta en selle et fit fière contenance jusqu'au bout. De toutes parts on lui discernait le prix du tournoi, on l'acclamait. Escorté à grand honneur jusqu'à sa tente, il se laissa dévêtir et soigner : il avait plus de trente blessures, profondes et cruelles. Mais il défendit qu'on touchât à la tunique : il la voulait garder telle qu'il l'avait quittée, sanglante, en lambeaux.

L'écuyer retourna vers la dame, lui conta tout et l'exhorta fort à récompenser le chevalier qui, pour l'amour d'elle, s'était mis en si grand péril. « Il a conquis le prix du tournoi, répétait-il, mais tout son corps est tellement percé de plaies qu'il n'a plus qu'un souffle de vie. » — « Hélas ! se disait la dame, s'il mourait, je serais coupable de sa mort. C'était le moins parleur et le plus sincère des trois. »

Elle envoya souvent son écuyer auprès du blessé, fit payer toutes ses dépenses et lui accorda son amour. Mieux que les médecins, la joie le guérissait. Et ses deux rivaux, confus, regrettaient moins peut-être d'avoir perdu une maîtresse désirable que d'avoir paru plus lâches que lui.

Cependant le mari de la dame, fastueux et ami du plaisir, eut la fantaisie de donner, lui aussi, sur ses terres, fêtes et tournois. Huit jours durant, ce ne furent que parades, divertissements, festins. Quiconque passait par là était convié aux tables, et mangeait et buvait du meilleur, tout son saoul. Et la dame, avec maintes demoiselles, servait les convives selon la noble coutume. Le chevalier blessé l'apprit ; aussitôt il appela son écuyer.

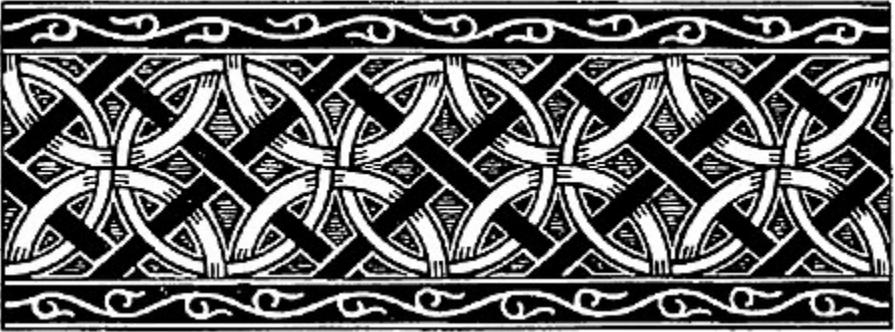
« Prends cette tunique, lui dit-il, et reporte-la, telle qu'elle est, à celle qui naguère me l'envoya. Dis-lui ceci : Si elle m'aime comme elle l'assure, elle devra la revêtir pardessus toutes ses parures, pour servir les chevaliers assemblés qui festoient chez elle. »

La dame accueillit le messenger et, prenant sans hésiter la tunique, elle dit : « Oui, déchirée de coups d'épée, teinte du sang de mon vrai ami, c'est pour moi une parure royale ! Car ni or fin, ni pierres précieuses ne me seraient aussi chers que ce sang noirci. Oui, certes, ce que mon doux ami me mande, je le ferai fièrement. »

À l'heure du festin, au milieu de l'assemblée brillante, elle parut accoutrée du haillon glorieux et sanglant, horrible. Malgré l'étonnement, l'indignation, le dégoût que soulevait une si audacieuse inconvenance, malgré les huées des convives et les questions irritées de son mari, elle la garda jusqu'au bout.

À vous, seigneurs et dames, bacheliers et jeunes filles, à tous ceux qui honorent Courtoisie, Prouesse et le grand dieu d'Amour, JACQUES DE BAISIEUX, qui conta ce conte, pose cette question : Lequel des deux fit plus pour l'autre, de celui qui se mit en péril de mort ou de celle qui brava la honte et le châtement infâme ? Il vous le laisse à décider, et puisse Amour lui-même vous dicter la sentence.

Le
Testament
de l'Ane



N prêtre, curé d'une bonne paroisse, mettait tout son talent, tout son zèle, à en tirer le plus de revenu possible. Personne ne savait comme lui vendre au plus haut ses récoltes, acheter au plus bas pièces de terre et bon bétail. Aussi avait-il des greniers pleins de blé, des coffres pleins d'argent, et des robes, surplis, bijoux de toutes les façons. Assez serré du reste, et ne donnant jamais sans y être forcé.

Il avait un âne, le plus résistant et le plus docile des serviteurs. Vingt ans entiers cet âne marcha, trotta, tira, porta, peina, faisant presque à lui seul la fortune de son maître. Et le curé aimait tant cette bête qu'une fois morte, il ne put se résoudre à la laisser à l'équarisseur : il l'enterra en plein cimetière, disant qu'après tout il n'avait jamais eu de meilleur paroissien.

L'évêque du diocèse était d'un tout autre caractère que son curé : hospitalier, fastueux, magnifique et, partant, toujours gêné d'argent ; car, comme dit l'autre, « les fêtes font les dettes ».

Un jour qu'il y avait nombreuse compagnie à l'évêché, on parla de ces riches clercs, de ces prêtres avides et avarés, qui, des trésors qu'ils amassent, ne donnent jamais rien à leur évêque. Notre curé fut mis sur la sellette ; il en avait du comptant, celui-là ! Toute sa vie fut racontée, glosée, comme si elle eût été sous leurs yeux, écrite en un livre. Rien n'échappa ; on lui en prêta même, selon l'usage, trois fois plus qu'il n'en avait. « Mais, dit quelqu'un, il a sur la conscience certaine chose qui pourrait lui coûter cher, si on voulait : il ne s'en tirerait pas sans une belle amende.

— Qu'est-ce donc ? demande l'évêque vivement.

— Monseigneur, c'est pis que ne ferait un Sarrasin : il a enterré son âne en terre bénite.

— Oh ! qu'il soit honni, si c'est vrai, lui et tout son avoir ! Messire Gautier, faites-le semondre à comparoir pour répondre de cette accusation. S'il est coupable, nous le frapperons — hélas ! bien malgré nous — d'une amende qui sera versée à l'évêché ! »

Le curé, cité, comparait.

« Mauvais prêtre, ennemi de Dieu, qu'avez-vous fait de votre âne ? Selon le rapport que nous avons ouï, vous avez commis un grand péché envers notre sainte mère l'Église. Enterrer un âne en cimetièrre de chrétiens, par sainte Marie

l'Égyptienne, c'est le crime le plus abominable que nous sachions : s'il est prouvé, vous pourriez en prison.

— Beau très doux Sire, répond humblement le prêtre, toute parole se laisse dire et n'est pas pour cela vérité. Je demande un jour franc de délai : c'est mon droit de prendre conseil avant d'être jugé, s'il vous plaît.

— Je l'octroie, mais ne vous croyez pas quitte.

— Monseigneur, je n'ai garde. »

La nuit passe ; les fous dorment et le sage veille à ses affaires. Le prêtre retourne au tribunal de l'évêque ; sous son manteau, dans une bourse de cuir, il a vingt livres de bel argent.

« Prêtre, or ça, êtes-vous bien conseillé ?

— Oui, Monseigneur, en toute humilité. Je vous prie et requiers d'entendre d'abord ma confession, car je veux décharger ma conscience ; après vous m'imposerez pénitence, si je l'ai méritée. »

Pour la confession l'évêque s'approche, sa tête tout contre celle du curé. À voix basse, et tenant la bourse sous sa cape afin que l'assistance, écartée de quelques pas, ne voie ni n'entende, le vieux curé dit :

« Monseigneur, les discours ici sont inutiles, n'est-ce pas ? En peu de mots, voici l'affaire. Mon âne, dont on me fait grief, était le modèle des ânes. Chaque année, sur ma foi, il gagnait bien ses vingt sols. Il a travaillé vingt ans

entiers : c'est donc vingt livres qu'il avait amassées. Par son testament il vous les lègue, Monseigneur, pour le repos de son âme humble et patiente. »

D'une main l'évêque prend discrètement la bourse offerte ; de l'autre il fait le geste qui bénit et absout.

« Que Dieu lui pardonne ses offenses comme nous les lui pardonnons ; qu'il lui remette ses péchés et l'accueille en sa divine miséricorde ! *Amen.* »

Quiconque a de l'argent en suffisance n'a rien à craindre dans ce monde, et peut faire d'un âne un chrétien. Ainsi nous l'enseigne par ce conte RUTEBEUF, le bon poète qui onques n'eut ni sou ni maille.



Le lai
d'ARISTOTE



ALEXANDRE LE GRAND, roi de Grèce et d'Égypte, venait de conquérir les Indes. Prince magnifique, il n'amoncelait pas l'or et l'argent : il n'avait trésor que de chevaliers ; le reste, il ne le prenait que pour le distribuer par franche largesse. En ce temps-là Alexandre s'attardait dans les Indes ; voulez-vous savoir pourquoi ? C'est qu'Amour, qui tout saisit et enlace, s'était emparé de lui. Le souverain de tant de terres, le vainqueur de tant de rois était devenu l'amant soumis et fervent d'une très jolie fille. Amour est bien le maître de l'univers, puisque du plus puissant seigneur il fait un vassal humble et obéissant, qui oublie tout, et soi-même et le monde, pour une femme ! Sur un roi couronné ou sur le plus misérable rustre de France et de Champagne, Amour a la même seigneurie.

Lequel est plus enamouré, du roi ou de son amie ? La même étincelle a enflammé leurs deux âmes ; et maintenant ils ne se quittent plus : chacun d'eux vit du désir de l'autre. Maintes gens autour d'eux en jasant. « Notre sire le roi, disent-ils, est affolé d'amour ! » Aristote, le maître et conseiller d'Alexandre depuis ses jeunes ans, vint à entendre la rumeur de blâme : amicalement, il voulut faire sa remontrance.

« Vous avez grand tort, Sire, de délaisser vos barons et le soin du royaume pour une femme étrangère. Elle vous... »

Alexandre aussitôt l'interrompt :

« Qui me blâme ne sait ce que c'est que l'Amour, On ne peut aimer vraiment qu'une seule femme ; il faut se fixer là où le cœur nous appelle. Ainsi fais-je, et ceux qui me le reprochent n'ont jamais aimé. »

Mais Aristote, qui possède toute science et toute bonne doctrine, a sa réponse prête : ce qu'on trouve honteux, dit-il, c'est que tous les jours de la semaine, il les passe auprès de son amie, dans une oisiveté secrète. Pour ses chevaliers, naguère tant choyés, plus de beaux accueils, plus de fêtes, plus de chevauchées. « Je vous vois aveuglé, Roi, et votre raison bouleversée ; certes, si pour une fille étrangère votre âme ainsi changeait, vous seriez bon à mener paître comme bête au pré ! Mais je veux vous requérir de cesser vos musardises. » Maître Aristote, par affection, conseille son seigneur, et lui, un peu confus, promet de se comporter mieux.

Maint jour et mainte heure, Alexandre a suivi le conseil de son maître et s'est interdit de rejoindre son amie. Mais son désir n'en est pas diminué : depuis qu'il ne la voit pas, plus que jamais il l'aime. En abandonnant la douce habitude, il n'a pas abandonné le souvenir, qui sans cesse le hante. Il revoit le clair visage, le front poli comme cristal, la jolie bouche entr'ouverte au sourire ou s'offrant au baiser, la tête blonde, le beau corps, et tant de grâce et tant de volupté !

« Ha ! soupire-t-il, en quelle infortune tous ces gens vont me faire vivre ! Mon maître veut que je bataille contre mon propre cœur ; des volontés étrangères m'asservissent et me torturent ! Mais je suis un sot : c'est folie de vivre douloureusement au gré d'autrui. Mon maître et mes hommes, a eux tous, ne peuvent savoir ce que je ressens : Si je continue à leur obéir, je suis perdu. Amour vit-il donc selon une règle imposée ? Non pas, mais selon sa libre fantaisie. »

Là-dessus le roi s'en retourne vers la bien-aimée délaissée. D'avoir souffert par elle, il l'en trouvera d'autant plus plaisante et plus belle.

Elle était fort troublée de l'absence du roi.

« Sire, lui dit-elle, je m'étais bien aperçue de tout ce désarroi. Comment peut-on se résigner à ne pas voir ce qu'on aime, si l'on aime ? »

À ces mots elle fond en larmes, et les paroles s'arrêtent dans sa gorge.

« Amie, ne vous désolerez pas : j'avais de grandes raisons de rester loin de vous. Mes chevaliers et mes barons se plaignaient fort que je ne parusse plus parmi eux. Mon maître aussi m'en a fait de vifs reproches. Je sais bien que j'ai eu tort d'enfreindre pour cela la loi courtoise d'amour, mais je redoutais le blâme et le déshonneur.

— Ah ! voilà d'où vient le coup ! Eh bien ! par Dieu, si l'adresse ne me manque, je me vengerai bien de ce vieux maître pâle et chenu. Avant un jour d'ici, pourvu qu'Amour, le tout-puissant Amour, me prête sa force, vous pourrez lui retourner ses reproches. Et contre moi, ni sa dialectique, ni sa grammaire ne lui serviront de rien. Levez-vous tôt demain, Seigneur, et vous verrez la Nature mettre en déroute la Sagesse et la Science. Mauvaise idée, vieux maître, que celle de médire de nous ! Seigneur, soyez de bon matin aux fenêtres de cette tour. »

Alexandre s'amuse de sa colère ; il l'attire vers lui, l'embrasse. « Tu es incomparable, mon doux cœur ! Dieu me damne si j'ai jamais aimé personne comme je t'aime. L'amour dont je rêvais, que je voulais, c'était toi ! »

Le lendemain, sitôt éveillée, elle se lève, légère, sans bruit, et descend au verger sous la tour. Sur sa chemise elle a passé un bliaut d'étoffe précieuse, diaphane et brodée à fleurettes. En ce matin d'été, nulle froidure n'est à craindre : l'air est tiède et douce la brise, au jardin épanoui. C'est une fleur parmi les fleurs, car Nature a mis sur son

visage ses plus blancs lis, ses plus belles roses. Ni ceinture, ni guimpe, ni bandeau ne rehaussent sa beauté : mais elle a pour parure ses longues tresses dorées et la transparence de ses voiles qui laissent deviner son corps. Dans le verger elle se promène, retroussant sa robe sur ses jambes nues, et chantant doucement un vieil air à danser :

*Je la vois, je la vois, je la vois,
Ma douce amie !
La fontaine profonde murmure,
Et je la vois
Parmi les glaïeuls, sous l'ample ramure.
Blonde jolie,
Ô douce amie,
Mon cœur à toi !*

Alexandre entend la chanson ; à cette voix son cœur se réjouit ; il proche de la fenêtre, pour voir la Bien-Aimée parmi les fleurs.

« Ah ! pense-t-il, maître Aristote d'Athènes comprendra bientôt ce que c'est que le désir d'amour ; il ne fera plus de reproches à personne, car il sentira en lui-même l'ivresse et la folie. »

Maître Aristote était assis près de sa fenêtre, devant un gros livre, et lisait. Il voit la jeune femme errant parmi la grâce et la fraîcheur matinales. À cette vue, soudain lui

remonte au cœur un souvenir ancien, si doux qu'il ferme le livre et se met à rêver.

« Ô Dieu ! fait-il, qu'elle approche donc un peu, cette jolie fille ! Hé ! mais ! qu'est-ce donc ? Jamais je ne me suis senti ainsi. Moi qui ai tant étudié, tant philosophé, me voici tout troublé par une apparition de femme ! L'Amour voudrait-il donc rentrer en mon cœur ? Ô jeunesse, ô souvenirs, douceur de jadis qui serait honte aujourd'hui ! Mon cœur, qu'est-il à cette heure ? Je suis vieux, tout chenu, maigre et jaune ; je suis laid. Profond philosophe, certes, et le plus subtil qui soit, mais à quoi bon ? J'ai perdu mon temps et mon étude, puisque Amour se saisit de moi si aisément, si tard ! Qu'y puis-je ? Rien, je le sais. Eh bien ! si la résistance est vaine, qu'il vienne donc, l'Amour vainqueur, qu'il illumine encore mon âme, j'y consens, j'y consens ! »

La belle avait cassé des rameaux et les entrelaçait de fleurs. À mesure qu'elle tressait sa couronne, le penser d'amour lui revenait, et tout en cueillant ses fleurs elle chantait :

*« L'amour me tient, l'amour me mène. »
Elle puisait de l'eau à la fontaine.
« Belle, prends mon cœur !
L'amour me tient et je t'emmène
Vers notre bonheur ! »*

Elle rit et s’amuse, mais n’approche pas de la fenêtre où maître Aristote, ses livres repoussés en désordre, se dépîte et s’énerve : comme elle sait bien ce qui excite le désir ! Gracieusement, tout à loisir, comme si elle n’avait pas vu le spectateur enfiévré, elle pose sur sa tête blonde le chapeau de fleurs et s’en vient vers la fenêtre en chantant. Elle passe si près, que maître Aristote, allongeant le bras, la saisit par son briaud. Mais à ce coup c’est lui qui est pris, sans nul recours.

« Qu’est ceci ? Dieu m’assiste ! Aïe ! Qui donc me tient ?

— Belle, soyez la bienvenue, répond le vieillard le plus gracieusement qu’il peut.

— Eh quoi ? maître, c’est vous ?

— Oui, ma douce dame, c’est moi, qui pour vous suis prêt à risquer corps et âme, vie et honneur. L’Amour se venge et me jette à vos pieds.

— Hélas ! maître, s’il est vrai que vous m’aimez si fort, ce n’est pas moi qui vous en ferai un crime. Mais vous tombez mal : le roi lui-même a été blâmé, je ne sais par qui, des passe-temps qu’il prenait avec moi. On a voulu nous désunir.

— N’en parlez plus ; je saurai apaiser l’affaire, et le blâme et votre courroux. Car le roi m’aime et m’écoute plus que personne de sa maison. Mais, de grâce, entrez ici un peu, et cédez à mon désir passionné de ce corps que je devine là, presque sous ma main.

— Hé là ! maître ! Avant que je consente à cette folie, ne feriez-vous pas pour moi une toute petite chose ?

— De grand cœur. Quoi donc ?

— Je n'ose.

— Je vous en prie : d'avance elle est promise.

— Il me prend fantaisie de monter sur votre dos, et de vous chevaucher un peu, là, sur l'herbe, dans le verger. Et, pour faire un plus bel équipage, nous vous mettrions selle et bride.

— Très volontiers. Exquise mutine ! »

Il apporte une selle de palefroi, puis tend le dos pour qu'elle l'y place : et voilà le plus grand clerc du monde harnaché comme un roussin. La dame saute en selle ; sur les genoux et les mains, gauchement il l'emporte. Rieuse, elle le conduit à travers le verger, passe et repasse sous la tour. Et pour que tous viennent regarder, à pleine voix elle chante :

Ainsi vont les amoureux

Deux à deux,

Deux à deux.

Belle Doette errait au vert bocage...

Sellé, bridé, c'est un sage

Amoureux

Et très vieux.

Ainsi vont les amoureux

Jeunes et vieux,

Deux à deux !

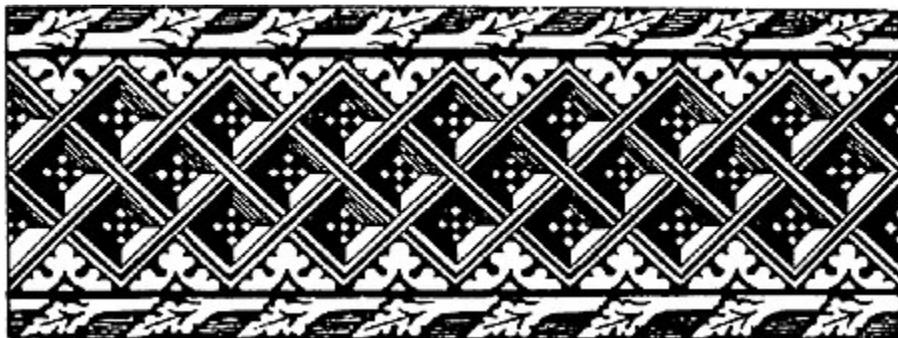
De sa tour, Alexandre voyait et entendait tout ; pour son empire il n'aurait pas donné pareil spectacle. Quand il eut bien ri, il se mit à la fenêtre.

« Hé ! maître ! Que veut dire ceci ? Il me semble qu'on vous chevauche. Eh quoi ? Êtes-vous hors du sens, que vous vous laissez mener ainsi ? L'autre jour vous m'avez gravement fait défense de revoir mon amie, et voici que pour elle, perdant toute raison, vous allez à la façon des bêtes ! »

Mains et genoux dans l'herbe, Aristote relève la tête ; la belle descend de sa monture et s'enfuit en riant. Assez confus, le philosophe répondit enfin : « Eh bien ! oui, Sire, vous dites vrai. Mais voyez combien j'avais raison de craindre pour vous, qui êtes encore dans l'ardeur de la jeunesse, puisque moi, tout vieux que je suis, je n'ai pu empêcher l'Amour de me mettre en l'état que vous avez vu. Tous les livres que j'avais lus, tout mon savoir, l'Amour en un instant a tout dissipé, tout dévoré, comme la flamme. S'il a fallu qu'Aristote fit une si manifeste folie, soyez certain que vous, Sire, ne pourrez échapper à de plus grandes et plus ruineuses erreurs. »

En vérité, l'Amour est le roi du monde, et le sera tant qu'il y aura des hommes.

Le lai
de l'Oiselet



U TEMPS jadis vivait en ce pays un vilain fort riche. L'histoire en est si vieille qu'on ne se souvient plus de son nom ; mais on sait bien qu'il possédait des prés, et des bois, et des rivières, et toutes les sortes de richesse. Son bien le plus précieux, bien que nul château, ni bourg, ni ville même ne pouvait égaler, c'était son manoir. On n'en voit de tels que dans les très vieux contes inventés à plaisir. Donjon altier, tours au pied baigné par la rivière, verger entouré d'une double ceinture d'eaux vives et de grands arbres, jamais plus on ne connaîtra si belle demeure. Elle était l'œuvre d'un seigneur des temps anciens ; il l'avait léguée à ses descendants, mais un arrière-neveu prodigue l'avait vendue au vilain : c'est ainsi que les mauvais héritiers font déchoir les belles choses d'autrefois.

Au verger foisonnaient les roses, les fleurs parfumées, et tant de plantes salutaires qu'un malade amené là le soir, gisant en litière, se fût levé le matin sain et fort. Les pelouses y étaient parfaitement unies, et les cimes des arbres étaient d'une égale hauteur. Enfin tous les fruits du monde y mûrissaient en toute saison : car c'était un jardin d'enchantement.

Il avait la forme du cercle, chère aux magiciens. Au centre, près d'une fontaine abondante, était un arbre aux immenses ramures étalées. Le grand soleil d'été n'en pouvait percer la sombre épaisseur, et ni vent ni froidure d'hiver n'en faisaient jamais choir une feuille ; il était toujours vert. Dans l'arbre merveilleux, deux fois chaque jour, le matin et le soir, un oiseau venait chanter. C'était un très petit oiseau, gros à peine comme un roitelet, mais son chant était plaisant et beau plus que le sifflement du merle, le gazouillement de l'alouette et les mélodies passionnées du rossignol. Il modulait des airs qui semblaient des chansons, des lais, des rotouenges ; mais les harpes et les violes auprès de lui, c'était l'églantine auprès de la rose. Et telle était la vertu de cette musique aérienne, qu'à l'entendre les cœurs dolents oubliaient leurs peines et se réjouissaient ; ceux qui jamais n'avaient parlé d'amour en étaient soudain enflammés, et vilains, bourgeois, laids et cassés par l'âge, ils se croyaient empereurs ou rois, et jeunes et beaux à faire pâmer les jeunes filles. Et sachez encore une plus grande merveille : c'était l'oiselet qui chaque jour redonnait au jardin la beauté et la vie. Car, à

son appel magique de l'aurore et du crépuscule, surgissaient de toutes parts des Amours, des Lutins et des Fées, qui ravivaient l'éclat des fleurs, versaient le parfum dans les corolles, faisaient verdoyer les prairies, érigeaient les cimes, déployaient les ramures, répandaient sur toute chose la splendeur d'un éternel été. Qu'une seule fois le doux enchanteur se tût, la fontaine aussitôt tarissait et tout le jardin périssait comme herbe séchée.

Chaque matin et chaque soir, le vilain venait goûter la suavité de ce chant dont il ignorait la puissance. Une fois, il était penché sur la fontaine et s'y lavait le visage quand l'oiseau commença ; jamais matinée n'avait été plus limpide et plus douce ; et voici ce que l'oiseau disait en son langage.

« Écoutez, chevaliers, clerks et laïcs, et vous aussi, jeunes filles avenantes et belles, vous tous qui pensez à l'Amour et qui désirez les bonheurs terrestres. Avant tout, aimez Dieu, respectez ses commandements et hantez ses églises. Tout bien vous en adviendra, bien sacré, bien du siècle : car le service de Dieu et celui d'Amour s'accordent harmonieusement. Dieu aime l'honneur et la courtoisie, Amour les aime aussi. Dieu hait l'orgueil et la fausseté, Amour les a en horreur. Dieu écoute une prière sincère, Amour ne la repousse pas. Dieu et Amour ont mêmes amis, mêmes ennemis : amis, les cœurs généreux, droits et sages ; ennemis, les convoiteux, les félons, les lâches. Servez Dieu

et Amour, tous deux ensemble : vous y gagnerez les plaisirs qui passent et la joie qui dure, le monde et le ciel ! »

Ainsi disait l'oiselet en son chant ; et un frémissement mystérieux courait par le jardin. Soudain il vit sous l'arbre le vilain qui, d'un œil plein de convoitise, le cherchait parmi les feuillages. Aussitôt il changea de ton, et voici le second lai qu'il chanta :

« Ô fontaine, arrête ton cours ! Murs, tours, écroulez-vous ! Donjon, péris ! Fleurs, fanez-vous ; séchez, herbes des prés ; arbres, laissez-vous choir comme de longs cadavres ! Ici m'écoutaient jadis de sages clercs, dames et chevaliers gentils, qui aimaient ces lieux et se délectaient à mes chants. Au jardin magique ils apprenaient le plus bel amour, la courtoisie et la vaillance, tout le noble art de chevalerie. Aujourd'hui celui qui m'entend est un vilain cupide, dont l'unique pensée est de gagner des deniers. Eux m'écoutaient pour exalter leurs âmes, celui-ci ne cherche qu'avarice et gloutonnerie ! »

Il dit, et s'envola. Le vilain restait là, bouche bée. Il n'avait rien compris du langage surnaturel, mais il calculait qu'un pareil oiseau, si on le prenait, se vendrait bien cher ; il pourrait aussi le garder, le mettre en cage, et être tout seul à jouir de son chant. Il fit un piège et le plaça aux branches où l'oiseau aimait à se poser.

À la tombée du soir, l'oiselet revint ; il se pose, il est pris. Le vilain était aux aguets : il grimpe à l'arbre et, brutal,

saisit le doux chanteur. « Voilà ce qu'on gagne à vivre chez les vilains ! » se dit l'oiselet ; puis, empruntant le langage de l'homme, il ajouta : « Vous avez mal agi en me prenant : quelle rançon espérez-vous ? »

— J'aurai du moins tes chants : tu vivais à ta fantaisie, il faudra obéir à la mienne maintenant.

— Le partage n'est pas égal. J'avais pour mes libres plaisirs la campagne, le bois, la rivière, le pré ; j'étais seigneur du chêne et du brin d'herbe, de la rose et des vastes frondaisons ; maintenant je vais être en cage : jamais plus je n'aurai de joie. Je vivais de trouvailles à l'aventure ; maintenant, comme au prisonnier dans sa geôle, on m'apportera ma pitance ! Beau sire, laissez-moi partir, car jamais, soyez-en certain, jamais je ne chanterai en prison.

— Je te mangerai donc, il n'y a pas d'autre issue.

— Je ferai un bien pauvre plat, petit et maigre comme je suis. Vous ne gagnerez pas grand honneur, à tuer si faible chosette. Laissez-moi partir, en vérité vous ferez bien : ce serait péché de me mettre à mort.

— Bestiole, tu parles en vain : plus tu me prieras, moins j'en ferai.

— C'est vrai, et telle est l'habitude de vos pareils : douces raisons, dit-on, irritent le vilain. Mais la nécessité me contraint. La violence vous persuaderait mieux : hélas ! elle n'est pas en mon pouvoir : Mais écoutez : si vous me lâchez, je vous enseignerai trois préceptes qu'on n'a jamais

connus dans votre famille, et qui vous rendront grand service.

— Si tu me donnais bonne garantie, je le ferais peut-être.

— Je vous engage ma foi, sans réserve.

L'autre le laissa aller.

L'oiselet sauvé s'envole dans l'arbre ; il était tout froissé, tout hérissé, car le vilain l'avait manié rudement, rebroussant de ses gros doigts le duvet délicat. De son bec il ramène ses plumes et les lisse du mieux qu'il peut. Le vilain s'impatiente, réclame son dû.

« Écoute donc, lui dit l'oiseau, et si tu me comprends bien tu auras acquis beaucoup de sagesse. Premièrement, *Ne crois pas tout ce que tu entends dire.* »

Le vilain fronce le nez :

« Je savais cela déjà.

— Eh bien ! bel ami, retiens-le, et garde-toi de l'oublier.

— Je puis bien compter apprendre ici la sagesse ! Tu te moques de moi, avec un tel conseil ! Ah ! que je voudrais te tenir encore, chétif animal ! Tu n'abuserais plus personne. Mais il est trop tard. Allons, voilà un de tes préceptes, dis vite le suivant.

— Fais-y bien attention : celui-ci est bel et bon. *Ne regrette pas un bien dont tu n'as pas joui.*

— Quoi ? Tu mens à ta promesse. Tu devais m'enseigner trois préceptes inconnus, précieux, et tu m'offres des

sentences qui courent le monde. Il n'est si fou qui regrette un bien qu'il n'a pas eu.

— Veux-tu que je te répète mes deux maximes ? Tu discutes tant que je crains que tu ne les oublies.

— Je les sais mieux que toi, et depuis longtemps. Je ne suis pas si niais que tu crois peut-être, parce que je t'ai laissé échapper. Mais poursuis et donne ton troisième secret : tu peux dire ce qu'il te plaît, étant hors de mon atteinte.

— Écoute bien, car pour celui-ci, quiconque le connaît ne sera jamais pauvre. »

Comme il tend l'oreille, le vilain, dès qu'il s'agit de profit !

« Vite, crie-t-il, c'est l'heure du dîner, parle, j'attends. »

Et ses yeux ardents de convoitise fouillent le feuillage assombri.

« Voici, vilain. *Ce que tu tiens en ta main, ne le jette pas à tes pieds.* »

— C'est tout ? Mais c'est une devinette d'enfant ! Plus d'un, qui connaît cela comme toi, n'en est pas moins pauvre et misérable. Tu m'as trompé, berné, car tout ce que tu m'as dit, je le savais auparavant.

— Non, tu ne le savais pas : car jamais tu ne m'aurais laissé m'envoler ; tu m'aurais gardé, mort ou vif, et ton bonheur était assuré.

— Ah ! et comment donc, au nom de Dieu ?

— Oui, stupide vilain, tu ne te doutes pas de ce que tu viens de perdre. J'ai dans le corps une pierre précieuse qui pèse plus de trois onces ; et c'est un talisman de si grande vertu que quiconque le possède obtient aussitôt tout ce qu'il souhaite. »

À ces mots, le vilain se frappe la poitrine, déchire ses vêtements, s'arrache le visage avec ses ongles, et crie et se lamente. Du haut de sa branche, l'oiselet se divertit du spectacle ; puis, quand l'homme s'est bien ensanglanté :

« Ô fou ! lui dit-il, tu m'as tenu dans ta main, et j'étais plus léger qu'un moineau, qui ne pèse pas la moitié d'une once !

— Par ma foi, c'est vrai.

— Tu vois donc que mon histoire de pierre précieuse est un mensonge.

— Oui, mais je l'ai crue d'abord.

— C'est la preuve que tu ne te souvenais déjà plus de ma première maxime : *Ne crois pas tout ce que tu entends dire*. Et puis, disais-tu, nul n'est assez fou pour regretter un bien qu'il n'a pas eu : tu viens cependant, à ce qu'il me semble, de pleurer une chose que tu n'as pas eue et n'auras jamais. Enfin tu me tenais dans tes mains, et tu m'as laissé échapper. Ainsi te voilà confondu : de mes trois avis, tu ne savais rien et n'as rien compris. Bel ami, tâche de mieux te comporter à l'avenir : ouïr et comprendre sont deux ; entendre et répéter de sages paroles n'est point posséder la sagesse ; tel se croit habile, vilain, et n'est qu'un sot. »

Ayant ainsi parlé, l'oiseau divin s'envola, disparut dans l'espace. Et jamais plus il ne revint au verger. Et le grand arbre laissa tomber ses feuilles, et la source tarit, et les fleurs une à une se fanèrent sans retour, et tout le jardin merveilleux ne fut plus qu'une lande aride, où le vent passe en gémissant.



De
Saint Pierre
et du jongleur &



'ÉTAIT un jongleur de la plus pauvre espèce, un petit jongleur de rien, qu'on ne voyait pas souvent complètement habillé ; tantôt il n'avait que la moitié d'une robe, tantôt il lui manquait un soulier, des chausses, ou même sa viole. Plus d'une fois il avait erré à tous les vents, vêtu de sa seule chemise. Son séjour ordinaire était la taverne ; de là il passait aux mauvais lieux, et partout il se faisait tondre au jeu de dés. La taverne et les filles, les dés et la taverne, c'était là qu'aboutissaient toujours ses pauvres gains d'aventure. Son argent, son temps, sa vie, tout aux tavernes et aux filles. Au reste, point méchant, d'humeur fort peu batailleuse, et généreux comme un gueux.

La fête dura jusqu'au jour et il fallut bien mourir. Un diable — il en est partout aux aguets — surgit aussitôt pour s'emparer de son âme. C'était un pauvre diable de la

dernière classe, qui, depuis un mois qu'il était en campagne, n'avait encore attrapé aucune âme. Mais pour celle du jongleur, gibier digne d'un tel chasseur, personne, ni prêtre ni ange, ne la lui disputa. Il la chargea à son col et s'en retourna allégrement en enfer.

Ses confrères étaient déjà rentrés, avec de belles trouvailles. L'un avait des hommes de guerre, l'autre des prêtres, un troisième des larrons. Moines, évêques, puissants abbés étaient en abondance, sans compter les chevaliers, les belles dames et le menu fretin. Satan, les voyant chargés, leur faisait bel accueil.

« Ma foi, disait-il, vous n'avez pas chômé, c'est bien. Voilà de quoi garnir la chaudière Mais vous n'êtes pas tous là, ce me semble ?

— Seigneur, il ne manque qu'un de nous, un malheureux, un maladroit qui ne sait pas prendre les âmes, et vous endoctriner les gens comme il faut. »

Juste a ce moment l'autre arrivait. Il décharge aux pieds du maître sa conquête, qui n'était pas de trop bonne mine.

« Toi, dit Satan, qu'étais-tu là-haut ? Ribaud, traître ou voleur ?

— Rien de pareil, seigneur : j'étais jongleur, pour vous servir. Je n'ai pas laissé grand avoir sur terre ; j'étais pour l'ordinaire à peu près aussi dénué que vous me voyez. J'ai souffert du froid, de la faim, des rebuffades. Puisque me voici enfin hébergé, je chanterai pour vous, si vous voulez.

— Nous n'avons que faire de tes chansons : il s'agit bien de chansons ici ! Mais puisque tu es si mal vêtu, c'est toi qui feras le feu sous la chaudière.

— Volontiers, par saint Pierre ! Je n'ai pas été souvent à si beau feu. »

Il s'assoit au foyer, arrange la braise et se chauffe tout à loisir.

Un jour, les démons tinrent conseil et décidèrent de faire une grande expédition pour conquérir des âmes à travers toute la terre. Le maître d'enfer appela l'ancien jongleur, qui nuit et jour ne bougeait de son feu.

« Jongleur, écoute ici. Je te confie la maison ; garde bien mes âmes, tu m'en réponds sur tes yeux ; je te les crèverais, je te pendrais par le museau si tu m'en perdais une seule.

— Seigneur, vous pouvez partir tranquille ; je vous les garderai fidèlement, vous les retrouverez toutes.

— Bon, bon. Souviens-toi que s'il en manque une, tu seras dévoré tout vif ; mais si je suis content de toi à mon retour, je te ferai régaler d'un bon moine bien gras. »

Les diables partent, et le jongleur reste seul à son foyer. Or écoutez, seigneurs, un bel exploit de saint Pierre.

Monseigneur saint Pierre s'accoutra très bien, barbe noire, longues moustaches tressées, prit trois dés, une petite

table à jouer et s'en vint droit en enfer. Il s'assit près du jongleur.

« L'ami, dit-il, veux-tu jouer ? Vois la belle table pour essayer quelques coups. Et j'ai là trois dés bien marqués. Tu peux me gagner une jolie somme, de beaux estrelins dont j'ai plein ma bourse. »

Il lui montre sa bourse gonflée.

« Seigneur, répond le jongleur, je ne possède au monde que ma chemise : comment jouerais-je ? Allez-vous-en, pour Dieu ! je n'ai pas d'argent.

— Eh bien ! mon ami, tu mettras en jeu quelques-unes des âmes qui sont là.

— Oh ! seigneur, je n'oserais ; s'il s'en perdait une seule, le maître me mangerait tout vif.

— Qui le lui dira ? Pour quinze ou vingt âmes, il ne s'apercevrait de rien. Regarde le bel argent, les beaux estrelins tout neufs. Veux-tu pas me les gagner ? Allons, voilà vingt sols, c'est ma mise ; toi, mets des âmes pour autant. »

L'autre, à la vue des estrelins, ne se tient plus de convoitise ; il prend les dés, les manie. « Oh ! oh ! dit saint Pierre, quelle main ! Jongleur, comme tu vous jettes cela ! Par Dieu ! tu n'es pas novice à ce jeu.

— Jouons donc, répond l'autre, une âme au coup, simplement.

— Non, deux ; ce serait trop mesquin. Et le gagnant relance d'une.

— Je tiens.

— Je relance, dit saint Pierre.

— Avant le coup ? Diable ! Mettez donc l'argent sur la table.

— Volontiers, de par Dieu ! »

Il étale des estrelins devant lui. Et les voilà tous deux assis au jeu, devant le grand feu d'enfer.

— Huit, annonce saint Pierre. Si tu perds, j'aurai trois âmes. Jette les dés, jongleur.

— Trois, deux et as.

— Tu as perdu.

— Qui, par saint Denis ! Eh bien ! jouons-en six. »

Saint Pierre joue et gagne encore.

« C'est neuf que tu me dois.

— Oui, le compte est juste. Si je relance, tiendrez-vous ?

— Je crois bien !

— Je vous dois neuf : que ce coup-ci vaille douze.

— Bien dit. »

Ils jouent.

« Regarde, jongleur, dit saint Pierre. Un joli coup, à ce qu'il me semble. Douze et neuf, tu me dois vingt et une âmes.

— Par la tête Dieu ! je n'ai jamais vu un jeu pareil. Est-ce que vous avez quatre dés, ou sont-ils pipés ? Je ne veux plus forcer l'enjeu, soyons raisonnables et jouons quitte ou double.

— Comme tu voudras, l'ami. Tout ce qui te plaira. En un seul coup ou en deux ?

— En un seul. C'est pour vingt et un ou quarante-deux.

— Avec l'aide de Dieu ! » murmure saint Pierre.

Il joue et amène dix-sept.

« Jongleur, à toi ! Fais mieux si tu peux. »

L'autre joue.

« Ton coup ne vaut pas un merlan, pauvre jongleur ! Tu as perdu, car je vois tout juste cinq en trois dés ! C'est quarante-deux âmes que tu me dois.

— Par le cœur Dieu ! jamais je n'ai vu cela. Non, par tous les saints de Rome, il n'est pas possible que vous ne me trompiez à chaque coup.

— Es-tu fou ? Qu'est-ce que tu penses ?

— Je pense que vous êtes un rude voleur, qui chaque fois changez ou tournez les dés. »

Saint Pierre est indigné. Tout saint qu'il est, la colère le prend.

« Tu mens, par Dieu ! C'est la coutume des ribauds, quand ils ne gagnent pas à leur gré, de dire qu'on triche ! Malheur à celui qui m'en accuse et qui le ferait plutôt que

moi ! Mauvais fou, qui me traites de voleur ! Je te froterais le museau si...

— Oui, voleur ! Sire vieillard, vous trichez au jeu. Mais vous n’y gagnerez pas ici. Venez donc les prendre, vos estrelins ! »

Et, allongeant le bras, il rafle la mise. Mais saint Pierre vous l’empoigne par les flancs et serre. L’autre, bien à regret, lâche l’argent et saisit le saint par la barbe. Ils se battent, se cognent, se tiraillent. Dans la lutte, la mauvaise chemise du jongleur se déchire jusqu’à la ceinture ; il se rend vite compte qu’il n’est pas de force.

« Seigneur, dit-il, faisons la paix ; nous nous sommes assez mesurés ; jouons plutôt de bonne amitié, si vous le voulez bien.

— Mais, répond saint Pierre, je suis fort mécontent que vous m’ayez pris pour un voleur.

— Seigneur, j’ai dit une folie, et je la regrette, croyez-le. Mais vous m’avez fait pis : mon seul vêtement, voyez comme vous me l’avez déchiré. Pardonnons-nous mutuellement ; soyons quittes, voulez-vous ?

— Pour les injures, oui. Mais vous me devez toujours quarante-deux âmes, n’est-ce pas ?

— Sans doute. La chance ne m’était pas encore venue. Je voudrais jouer maintenant quitte ou triple.

— Mon Dieu, j’y suis tout prêt ; mais me payerez-vous ?

— Fort bien, à votre gré. Âmes de chevaliers, de brigands, âmes de chanoines, de princesses, de capitaines, que voulez-vous ? Des nobles, des prêtres, des abbés ? Vous n'aurez qu'à puiser dans la marmite.

— Eh bien ! allons. »

Saint Pierre perd le premier coup, mais gagne le second d'un point.

« Voyez, soupirez le jongleur, comment il gagne ! À un point ! Ah ! Je n'ai pas la chance, moi ! Je n'ai jamais été qu'un mal loti, un chétif, un malheureux ! Et c'est ici tout comme là-haut. Ah ! la misère ! »

Cependant qu'ils jouent, le grand feu d'enfer baisse peu à peu, et le jongleur ne pense plus à l'entretenir. En l'absence des démons, leurs victimes ont quelque répit. Autour des joueurs, des chuchotements confus s'élèvent, à peine perceptibles. Un clerc, sans doute, a reconnu saint Pierre et deviné son plan. « Oui, c'est le bienheureux portier du Paradis, et c'est notre délivrance qu'il joue. » La nouvelle court et se répand jusqu'aux profondeurs de la Géhenne. Alors partout des visages de douleur apparaissent et se tournent vers les joueurs ; des yeux fiévreux brillent dans l'ombre ; un chœur de voix anxieuses, et faibles comme un souffle du vent dans les herbes, monte vers le saint qui seul peut l'entendre.

« Seigneur saint Pierre, pensez à nous ! Nous mettons en vous toute notre espérance, seigneur ; gagnez, au nom de

Dieu le glorieux, et trichez s'il le faut, seigneur saint Pierre !

— Ayez confiance, mes pauvres frères : vous voyez que, pour vous Sauver, j'ai tout mis en aventure. Je puis perdre mon argent, mais vous, je ne vous perdrai pas. Avec l'aide de Dieu, avant la nuit vous serez tous en ma compagnie.

« Hé, sire vieillard, que faites-vous, les dés en l'air ? Jouez donc, de par Dieu ! car je veux maintenant m'acquitter ou tout perdre, jusqu'à ce lambeau de chemise. »

À quoi bon un plus long récit ? Ils ont tant joué, que saint Pierre a gagné toutes les âmes. En long cortège, en foule pressée, il les emmène d'enfer au Paradis, tandis que le jongleur reste ébahi et piteux devant son feu qui s'éteint.

Voici que les diables rentrent à la Maison des ténèbres. Le maître d'enfer regarde amont et aval, il ne voit que les cavernes désertes et le feu qui meurt ; il prête l'oreille et n'entend rien, ni gémissements, ni pleurs, ni grincements de dents.

Messire Satan entre en une violente colère ; peu s'en faut qu'il ne jette au feu son chauffeur infidèle.

« Ah ! coquin, fils de garce, ta jonglerie me coûte cher. Des âmes conquises à si grand'peine, au prix de tant de ruses ! Quel est donc celui qui t'a introduit ici ? Malheur à lui ! Par mon chef, il le payera ! »

On court sus au pauvre diable qui naguère avait apporté l'âme du jongleur. À coups de poing, à coups de pied, toute la troupe infernale lui fait promettre de ne jamais plus rapporter pareille espèce.

« Et vous, beau joueur de dés, dit Satan, filez, videz la place ! Maudite soit la jonglerie, qui m'a ruiné ma maison. Videz, vous dis-je ; je n'ai cure de tels serviteurs. Je ne veux plus ici de jongleurs ; qu'ils aillent leur chemin, et que Dieu les prenne, lui qui aime la joie. Allons, déguerpis, et va-t'en... à tous les saints !... »

L'autre file à grands pas, sans regarder derrière lui. Il s'en vient tout droit aux portes du Paradis. Mais quel est donc ce portier qui vient ouvrir ? Cette longue barbe, cette robe brune ? Oui, c'est le vieux joueur de dés, mais son visage est maintenant majestueux et serein, mais autour de sa tête brille un nimbe de clarté qui fait cligner les yeux du pauvre chauffeur d'enfer. Saint Pierre ! Il tombe à genoux.

« Monseigneur saint Pierre ! Ah, si j'avais su ! »

Mais le saint, ayant ouvert toutes grandes les portes de clarté, lui tendait les mains en disant :

« Entre, jongleur, entre ! La joie des cieux t'attend, qui par toi fut rendue a tant d'âmes en peine. Entre, jongleur, entre ! C'est ici la bonne auberge, dont l'hôte jamais ne te chassera. Plus de privations, d'injures, plus de peur du lendemain, mais des chants, des symphonies, et la joie sans

fin ! Tu n'eus onques au jeu si heureuse infortune, ô pauvre hère : sans le savoir, tu jouais à *qui perd gagne* ! »

Auccassin
et Nicolette



C'EST L'HISTOIRE
D'AUCASSIN ET DE NICOLETTE
QUI TANTÔT SE CHANTE ET TANTÔT
SE CONTE

I

*Si vous voulez ouïr un adroit poème,
chef-d'œuvre d'un conteur de jadis,
c'est l'histoire de deux beaux jeunes gens,
NICOLETTE ET AUCASSIN,
des grandes peines qu'il souffrit,
et des hauts faits qu'il accomplit
pour son amie au clair visage.*

*Doux est le chant et beau le conte,
plein d'élégance et de raison.
Nul homme n'est si ahuri,
mélancolique, endolori,
vaincu des pires maladies,
qu'à l'entendre il ne soit guéri,
et que la joie ne revienne en son cœur,
tant il a de douceur.*

II

En ce temps-là, Bougar, comte de Valence, faisait au comte de Beaucaire, qui avait nom Garin, une guerre épouvantable. Le soleil ne pouvait se lever sans le retrouver tournant autour des portes, des murs et des barrières de Beaucaire, avec cent chevaliers et dix mille sergents tant à pied qu'à cheval. Il brûlait, il ravageait, il massacrait. Le comte Garin était vieux et frêle, il avait fait son temps. Il n'avait pour tout héritier qu'un garçon du nom d'AUCASSIN. C'était un tout jeune homme, beau, élégant, fort bien fait de corps et de membres ; les cheveux blonds, à petites boucles serrées, les yeux brillants et rieurs, le visage ouvert et régulier, le nez assez long mais parfaitement droit. Nul vice ne gâtait les vertus dont il était orné. Mais Amour, le maître du monde, s'était saisi de lui, et avait si bien énervé son courage qu'il ne voulait ni être fait chevalier, ni porter les

armes, ni aller aux tournois : bref rien de ce qui appartient aux fils de comtes.

« Beau fils, lui disaient souvent son père et sa mère, il faut prendre tes armes, monter à cheval, aider à tes hommes. S'ils te voient parmi eux, ils en seront plus ardents à défendre leur avoir et leur terre, qui est aussi la nôtre.

— Mon père, mon père, à quoi bon en parler encore ? Je vous l'ai déjà dit : que Dieu ne me fasse jamais une grâce, si je monte à cheval et si je vais à la bataille donner et recevoir des coups, tant que vous ne m'aurez octroyé Nicolette, ma douce amie tant aimée.

— Enfant, laisse là ta Nicolette : une captive, que le vicomte de la ville a ramenée d'on ne sait quel pays ! Il l'avait achetée aux Sarrasins ; il l'a fait baptiser, élever ; c'est sa filleule, et il la donnera, un de ces jours, à quelque petit bachelier qui s'évertuera pour lui gagner son pain. Tu n'as que faire de cela. Si tu penses déjà à prendre femme, nous te donnerons une fille de roi, ou de comte pour le moins. Il n'est si grand seigneur en France qui ne t'accueille pour son gendre quand tu voudras.

— Oui-da, mon père ? Mais est-il donc sur terre grandeur qui messierait à Nicolette, ma très belle amie ? Non, quand elle serait impératrice de Constantinople ou d'Allemagne, reine de France ou d'Angleterre, ce serait encore trop peu pour elle, pour sa noblesse, pour sa finesse, pour sa fierté, et pour la multitude de ses vertus ! »

III

*Aucassin était de Beaucaire,
beau château, plaisant séjour.
De Nicolette au corps joli
personne ne peut le détacher :
le père le tracasse,
la mère le menace.
« Hé bien, fol, que prétends-tu ?
Cette Nicole est gentilette,
oui, mais cela a été chassé d'on ne sait
quelle Carthage,
achetée a des mécréants !
Puisque tu penses au mariage,
prends du moins femme de haut parage. »
— « Ma mère, je n'y saurais manquer.
Nicolette est de grande race :
son beau corps, son visage,
toute sa beauté me le persuade.
Il est trop juste que je l'aime
pour tant de charmes. »*

IV

Quand le comte Garin eut compris qu'il ne pourrait tirer son fils de l'amour de Nicolette, il fit appeler le vicomte de la ville, qui était son vassal.

« Sire vicomte, il faut me faire disparaître la nommée Nicolette, votre filleule : et maudit soit le pays d'où on nous a amené cela ici ! Elle me perd mon fils, qui à cause d'elle ne veut plus être chevalier, ni rien faire de ce qu'il doit. Sachez que si je la trouve encore, je la ferai brûler vive, et vous-même aurez tout à craindre.

— Seigneur, répond le vicomte, je suis en vérité fort marri que messire Aucassin la voie et lui parle. Je l'avais achetée de mes deniers, élevée, baptisée, et je comptais la donner à quelque bachelier qui lui eût gagné honnêtement son pain. Ce n'était pas affaire à monsieur votre fils. Mais puisqu'il vous plaît ainsi, Seigneur, je retirerai cette enfant en tel pays que jamais plus messire Aucassin ne la verra de ses yeux.

— Faites donc, et encore une fois prenez garde ! »

Le vicomte se retire. Il était riche et habitait un palais entouré de jardins. Il fit mettre Nicolette en une chambre du haut, avec une vieille femme pour toute compagnie. On leur passait du pain, du vin et des viandes, tout ce qu'il fallait, mais la porte fut scellée, et il n'y avait endroit par où elles eussent pu entrer ou sortir, hormis une assez petite fenêtre qui donnait sur les jardins et sur quelque peu de ciel.

V

*Dans une chambre aux belles voûtes,
toute peinte et décorée,
Nicole est en prison.
À la fenêtre de marbre
elle va s'accouder ;
avec ses cheveux blonds,
ses sourcils d'un juste trait
son teint clair et son fin visage,
vous ne vites jamais rien de si joli.
Elle a regardé dans le parc,
et voyant la rose épanouie,
et les oiseaux dont les chants se répondent,
elle sent son malheur et s'écrie :
« Hélas ! pauvre captive,
pourquoi m'a-t-on mise en prison ?
Aucassin, mon galant seigneur,
je suis pourtant votre amie,
et vous ne me haissez point.
C'est pour vous que je suis en prison
en cette chambre voûtée
où je traîne une vie misérable.
Mais par Dieu le fils de Marie,
je n'y resterai pas longtemps
si je m'en puis tirer. »*

VI

Cependant, par toute la ville et le comté, le bruit allait courant que Nicolette était perdue. Les uns disaient qu'elle avait quitté le pays, d'autres que le comte l'avait fait mettre à mort. Aucassin courut chez le vicomte.

« Sire vicomte, qu'avez-vous fait de Nicolette, ma très douce amie, la chose du monde qui m'était le plus chère ? Vous me l'avez prise ! Sachez que si j'en meurs, il vous en sera demandé compte ; et ce sera justice, car c'est vous qui m'aurez tué de votre main, en me volant la chose du monde qui m'était le plus chère.

— Mon cher seigneur, répond le vicomte, vous devriez laisser cela. Nicolette est une simple captive, née je ne sais où, et que j'ai achetée de mes deniers aux Sarrasins. Je l'ai fait élever, baptiser, elle est ma filleule, et je comptais la donner un de ces jours à quelque petit bachelier qui lui eût gagné honnêtement son pain. Ce n'est pas là votre affaire : il vous faut une fille de roi, ou de comte pour le moins. Et puis, quand vous l'auriez prise à votre plaisir et mise en votre lit, seriez-vous donc tant avancé ? Vous en seriez damné, mon cher seigneur, tout simplement, et jamais n'entreriez en paradis.

— En paradis ? Qu'ai-je à faire du paradis, pourvu que j'aie Nicolette, ma très douce amie ? Le paradis, c'est pour les vieux prêtres, pour les estropiés, bancroches et manchots qui jour et nuit rampent autour des autels, dans les cryptes

moisies ; c'est pour les vieilles capes râpées, les guenilles crasseuses, pour les va-nu-pieds, sans bas ni chausses, pour les meurt-de-faim et les claque-dents ! Voilà ce qui va dans votre paradis : qu'ai-je à faire avec ces gueux ? C'est l'enfer qu'il me faut ! Là vont les clerks élégants, les beaux chevaliers morts dans les tournois et les grandes guerres magnifiques ; là vont les francs hommes et les sergents sans peur. Avec ceux-là je veux aller ! Et là-bas vont les jolies filles, les belles dames fines qui ont deux ou trois amants, outre leurs maris ; là-bas va l'or et l'argent, et le vair et l'hermine, et les harpeurs et les jongleurs, toutes les grâces et toutes les royautés du monde ! Là-bas je veux aller, pourvu que j'aie avec moi Nicolette, ma très douce amie.

— Mon cher seigneur, ce beau discours est inutile : vous ne la verrez plus. Vous ne savez donc pas que si vous lui disiez seulement un mot, et que votre père le sût, il nous ferait brûler vifs, elle et moi, et que vous-mêmes auriez tout à craindre ?

— Ah ! soupira Aucassin, quel ennui ! »

VII

*Aucassin s'en est allé
tout dolent, désespéré,
pour son amie au clair visage ;
nul ne peut lui donner conseil ni réconfort.*

*Au palais il est retourné,
il a gravi les degrés
en une chambre s'est jeté ;
et là il commence à pleurer
et lamenter le deuil de son amie :
« Nicolette, si belle quand ta taille se
dresse,
et soit que ton pas vienne ou s'éloigne,
ou que tu ries ou que tu parles,
belle joyeuse, belle joueuse,
et soit que tu me baises ou que je t'enlace
si belle,
pour toi j'ai cette douleur,
et suis au point que je m'en vais
mourir d'amour. »*

VIII

Tandis qu'Aucassin dans sa chambre pleurait sur son amour, le Bougar ne perdait pas son temps. Il avait rassemblé ses hommes de pied et de cheval, et il donnait l'assaut. Cri d'alarme, appels, fracas. Chevaliers et sergents s'arment, se jettent aux portes et aux murs du château. Et bourgeois de courir au chemin de ronde des remparts, d'où l'on peut lancer aux assaillants les grosses flèches d'arbalète et les pieux aiguisés. Au fort de l'attaque, le vieux Garin entra chez Aucassin.

« Eh bien ! mon fils, te voilà fort mal en point ! Tu vois qu'on donne l'assaut à ton château, le plus fort et le plus riche de nos biens ; tu sais que si tu le perds c'est le dénuement, la misère pour toi. Allons, debout ! Prends tes armes, ton cheval, va défendre ta terre, va aider nos hommes. Quand même tu n'échangerais pas un coup, s'ils te voient avec eux, ils s'en battront mieux, pour sauver leurs biens et les nôtres. Va donc, tu es assez grand et fort, et c'est ton devoir.

— Mon père, a quoi bon en reparler encore ? Je vous l'ai dit : que Dieu me refuse toute grâce si je monte à cheval et si je vais me mettre dans la bataille à donner et recevoir des coups, tant que vous ne m'accorderez pas Nicolette, ma douce amie tant aimée.

— Elle ? Impossible. J'aime mieux perdre jusqu'au dernier arpent et jusqu'au dernier sou que de te la voir pour femme. »

Il s'en allait là-dessus.

« Père, appela Aucassin, revenez : je veux vous proposer un pacte.

— Quel pacte ?

— Je m'armerai et j'irai au combat à cette condition : si je reviens sain et sauf, vous me laisserez voir Nicolette, ma douce amie, juste le temps de deux mots et d'un seul baiser.

— Cela, je le veux bien. »

Voilà Aucassin ravi d'aise : il ne pense déjà qu'au baiser du retour, et cent mille marcs d'or pur ne payeraient pas sa

joie.

IX

*Il a demandé ses plus belles armes,
vêt le haubert double et lace le heaume,
prend l'épieu, prend l'écu, l'épée &
pommeau
d'or ;
il est monté sur un beau destrier,
il a assuré ses deux étriers.
« Suis-je pas ainsi un beau chevalier ?
Que ne me voit-elle ? »
Au penser de l'amie, il pique de l'éperon,
et le bon cheval bondit et l'emporte
tout droit a la bataille.*

X

Dieu ! que c'était beau cet écu pendant au col, ce heaume sur la tête, et ce baudrier tombant sur la hanche gauche ! Le gaillard était grand, fort, joli, équipé à miracle ; son cheval avait le galop puissant : il le lance fièrement par le milieu de la porte. Mais n' imaginez pas qu'il pensât à aller enlever des troupeaux, bœufs, vaches ou chèvres, ni à donner et

recevoir des coups ! Rien moins ! Il avait tout oublié et ne pensait qu'à sa chère Nicolette. Il ne se souvint même plus qu'il avait des rênes dans les mains : cependant son cheval, qui avait senti l'éperon, l'emportait parmi la presse et se trouva soudain au beau milieu des ennemis.

Des bras s'allongent de tous les côtés, on vous l'empoigne, on lui arrache lance, écu, et incontinent on vous l'emmène prisonnier. Il ne s'était encore aperçu de rien, que déjà les soudards autour de lui discutaient de quel genre de mort ils se divertiraient à le faire périr.

Leurs propos réveillèrent Aucassin.

« Hé ! Dieu ! se dit-il, ne sont-ce pas là mes ennemis qui m'emmènent ? Ils vont pour le moins me couper la tête. Et quand j'aurai la tête coupée, je ne pourrai plus rien dire à Nicolette, mon doux amour ! Mais j'ai encore une bonne épée, un bon cheval tout frais : je veux qu'Elle ne m'aime jamais si je ne me défends ici pour l'amour d'Elle. »

Le gaillard était grand et fort, son cheval était vif. Il tire l'épée et se met à frapper de droite et de gauche, à trancher les heaumes, les nasals, les poings, les bras. Autour de lui il fait un cercle de carnage, comme le sanglier que dans la forêt les chiens assaillent. Une dizaine de chevaliers gisaient plus ou moins morts, sept autres étaient blessés : il en profita pour se tirer hors de la mêlée et retourner au galop vers les murs.

Or le Bougar de Valence, ayant appris qu'on menait pendre son ennemi, arrivait pour voir. Aucassin, en le

croisant, le reconnut et lui donna de l'épée sur le heaume si rudement qu'il lui enfonça la tête dedans. L'autre, étourdi, tombe ; Aucassin se penche, l'attrape par le nasal et le traîne jusqu'aux portes, jusqu'au palais.

« Mon père, voici l'ennemi qui vous a tant harcelé : il y avait vingt ans que durait cette guerre sans que personne pût l'achever !

— Voilà, mon beau fils, voilà des prouesses, et qui vous conviennent mieux que vos folies !

— Mon père, s'il vous plaît, gardez vos sermons, et tenez notre pacte.

— Hé ? Quel pacte, mon fils ?

— Quoi ? mon père, l'avez-vous déjà oublié ? Pour moi, par Dieu ! je n'en ai garde, tant il me tient au cœur. Or çà, quand j'ai pris les armes et suis parti en guerre, ne m'avez-vous pas promis que si j'en revenais vous me laisseriez voir Nicolette, juste le temps de deux mots et d'un baiser ? Vous avez promis, il faut tenir.

— Moi ? Dieu m'abandonne si jamais je te tiens pareille promesse ! Si elle était ici, ta Nicolette, je te la brûlerais toute vive, et toi-même n'aurais qu'à prendre garde à toi !

— Est-ce votre dernier mot ?

— Par Dieu ! oui.

— Certes, ce m'est une grande tristesse de voir mentir un homme de votre âge. Comte de Valence, ajoute Aucassin, êtes-vous mon prisonnier ?

— Oui, mon seigneur !

— Donnez-moi votre main.

— Volontiers, mon seigneur. »

Et il met sa main dans celle d'Aucassin.

« Jurez-moi que tant que vous vivrez, vous ne manquerez pas une occasion de faire honte ou dommage à mon père, en sa personne ou dans ses biens.

— Par grâce, seigneur, ne vous jouez pas de moi ! Mettez-moi plutôt à rançon : demandez de l'or, de l'argent, chevaux, palefrois, fourrures de vair et de gris, chiens et oiseaux, il n'y a rien que je ne sois prêt à vous livrer.

— Comment ? Êtes-vous mon prisonnier, oui ou non ?

— Eh oui ! certes, mon seigneur.

— Alors jurez-moi ce que j'ai dit, ou je vous fais voler la tête !

— Ah bien ! mon seigneur, je vous jure tout ce qu'il vous plaira. »

Il jure ; Aucassin aussitôt l'emmène, le met sur un cheval, en prend un autre, et escorte le Bougar jusqu'à ce qu'il l'ait mis en sûreté. Puis il le laisse, tout ébahi, et rentre.

Mais à peine avait-il repassé les portes que les hommes de son père se saisissaient de lui et le descendaient en un cellier souterrain. Là Aucassin eut loisir de se lamenter.

XI

*Aucassin dans son cachot
jamais ne fut si dolent.
Écoutez comme il se lamente.
« Nicolette, Fleur de lis,
amoureux et clair visage,
raisin savoureux, coupe de breuvage
aux lèvres qui ont soif
Il fut un jour un pèlerin,
un pèlerin de Limousin,
qui gisait malade en son lit
du grand mal de la folie,
malade jusqu'à en mourir.
Tu passas devant son lit,
relevant ta traîne
et ta pelisse d'hermine,
relevant ta tunique de lin...
Le pauvre pèlerin
vit ta jambe et fut guéri ;
se leva et s'en alla,
s'en alla dans son pays,
et jamais plus ne souffrit.
Amoureuse, Fleur de lis,
si belle que ton pas vienne ou s'éloigne,
belle joueuse, belle joyeuse,
douce parole, doux plaisir,*

*ô parfum, ô baisers,
qui pourrait ne vous pas chérir ?
Pour vous je suis en prison
en ce cachot souterrain
où je me démène en vain.
Il m'y faudra pour vous, amie,
mourir d'amour. »*

XII

Aucassin était donc emprisonné en une cave et Nicolette sous les combles. C'était en la saison d'été, au mois de mai où les jours sont longs, clairs et chauds, les nuits calmes et sereines. Or, une nuit, Nicolette, étendue sur son lit, vit le clair de lune entrer par la fenêtre ; elle entendit le rossignol chanter d'amour au jardin, et il lui ressouvint d'Aucassin, son ami tant aimé. Elle pensa aussi au comte Garin, qui la haïssait à mort, et se dit qu'il ne faisait pas bon rester là, car si jamais on la jugeait, le vieux la ferait périr de male mort. S'étant aperçue que sa vieille gardienne dormait, elle se leva, passa une belle tunique de drap de soie qu'elle avait, prit des draps de lit, des toiles, noua les uns aux autres, attacha un bout de cette corde au meneau de la fenêtre et se laissa glisser tout du long jusqu'au jardin.

Il y avait dans le jardin grande rosée sur l'herbe, et Nicolette allait retroussant des deux mains sa vêtue. Jamais

elle ne fut plus gracieuse. Ses cheveux d'or brillèrent sous la lune, ses yeux changeants riaient ; et riaient aussi ses lèvres plus vermeilles que cerise, entr'ouvertes sur de petites dents blanches et menues. Et sous la tunique de soie se soulevaient ses petits seins ronds et fermes comme deux noix gauges. Légère, et si fine qu'on eût pu enclorre sa taille dans les deux mains, elle allait parmi les fleurs du jardin, et les blanches marguerites se reployaient, moins blanches, sur ses pieds nus. Parvenue à la petite porte du jardin, elle l'ouvrit et se trouva dans la rue.

La lune étant fort claire, elle marchait du côté de l'ombre ; le hasard la mena juste au pied de la tour où était Aucassin. C'était une vieille tour flanquée de piliers, fendue et crevassée en maint endroit. Comme elle passait là, Nicolette entendit par une fente une voix qui pleurait. Elle se blottit contre un pilier, se serra dans son manteau et passa la tête dans la fente, pour écouter Aucassin.

XIII

*Nicolette s'appuie au pilier ;
elle écoute la voix qui la pleure,
Aucassin lamentant son amour.
— « Aucassin, gracieux et vaillant,
plein d'honneur, de fierté, d'élégance,
à quoi bon tant de pleurs ?*

*Vous ne jouirez pas de ma beauté :
votre père me hait, et tous les vôtres.
Pour vous je m'en irai en lointain pays,
je passerai la mer. »*
*Elle coupe de ses cheveux,
les lui tend par la fente ouverte.
Aucassin les baise, les presse,
les cache en son sein,
et puis se reprend à pleurer.*

XIV

Quand il entendit que Nicolette s'en voulait aller en étrange pays, Aucassin fut tout à son chagrin.

« Non, ma douce amie, dit-il, vous ne partirez pas, ce serait me tuer. Car le premier qui vous rencontrerait vous enlèverait, vous mettrait dans son lit, ferait de vous sa maîtresse. Et moi, quand vous auriez couché avec un autre que moi, ne croyez pas que j'attendrais même d'avoir trouvé un couteau pour m'en percer le cœur. Non, je n'attendrais pas : la première muraille, la première pierre grise que je verrais, je me jetterais dessus pour m'éclater le crâne, faire jaillir ma cervelle et mes yeux ! Cette mort horrible, je l'aimerais mieux que de vous savoir dans le lit d'un autre.

— Ah ! dit-elle, je ne crois pas que vous m’aimiez autant que vous le dites, mais je vous aime davantage.

— Non, ma très douce, ce n’est pas possible. La femme ne peut pas aimer autant que l’homme. Car l’amour de la femme est dans ses yeux, dans le petit bout du sein, dans les doigts menus de son pied et... Mais l’amour de l’homme est planté au fond de son cœur et n’en peut sortir. »

Tandis que les amants discouraient, par une rue voisine approchaient les archers du guet. Sous leurs capes ils tenaient des épées nues, car le comte Garin leur avait ordonné, s’ils trouvaient Nicolette, de la tuer sur place. Or le guetteur, qui était au sommet de la tour, les vit venir et entendit qu’ils parlaient entre eux de Nicolette et de mort.

« Oh ! se dit-il, quel dommage s’ils allaient massacrer une si jolie fille ! Messire Aucassin, notre jeune maître, en mourrait aussi. Certes, ce serait une belle charité si je pouvais l’avertir de se cacher d’eux ! »

Ce guetteur était bon homme, hardi, courtois et de beau savoir. Il se mit donc à chanter une plaisante chanson.

XV

(Le guetteur chante.)

*Jeune fille aux yeux ardents
Et riants,*

*Corps joli et cheveux d'or,
Je t'entends parler d'amour
Sous la tour
Ou l'amant attend la mort ;*

*Écoute et comprends ma voix :
Garde-toi
Des soudards brutaux qui viennent !
Car sous les capes l'épée
Est tirée,
Ils te tueront s'ils te prennent.*

XVI

« Hé ! fait Nicolette, que l'âme de ton père et de ta mère soit en joie céleste, ô toi qui si bellement et finement m'avertis ! Avec l'aide de Dieu je me garderai bien d'eux. »

Elle se serre dans son manteau et se blottit dans l'ombre du pilier, — la ronde passe. Alors elle jeta vite son adieu à Aucassin et s'enfuit. Elle fut bientôt aux murailles du château.

À ces murailles il y avait des brèches qu'on réparait. Nicolette passa par là et se trouva entre le mur et le fossé. Mais quand elle regarda à ses pieds et qu'elle vit ce fossé si profond et si roide, elle eut fort grand'peur.

« Ô Dieu ! ô pauvrete ! fait-elle. Si je me laisse tomber là, je me romprai le col ; et si je reste ici, au jour je serai prise et brûlée ! Eh bien ! mieux vaut mourir à cette heure que d'être demain un spectacle pour la populace ! »

Elle se signe, et puis se laisse glisser dans le fossé. Quand elle fut au fond, ses jolis pieds, ses jolies mains, qui n'avaient pas appris de tels coups, étaient froissés, écorchés, et le sang en sortait en plus de douze endroits. Cependant elle ne sentait pas la souffrance, tant la peur la hâtait. Mais s'il était pénible de descendre dans ce fossé, il l'était plus encore d'en sortir. Par bonheur, elle découvrit un de ces pieux aiguisés que les défenseurs du château avaient lancés sur les assaillants ; elle s'en aida pour remonter la pente, pas à pas, à grand'peine.

Or à deux portées d'arbalète de là commençait la forêt, qui était longue d'au moins trente lieues, large d'autant, et pleine de bêtes féroces et de serpents. Elle avait peur, si elle y entraît, d'être mangée ; mais elle repensait que si on la trouvait là, on la ramènerait à la ville pour la brûler.

XVII

*Au haut du fossé, Nicolette au clair visage
se désespère, et se confie à Dieu.*

« Père, Roi de majesté, où aller ? »

*En ce bois touffu les loups me mangeront,
et les lions et les sangliers...
Mais si j'attends le jour clair,
je serai découverte,
et le grand feu brillera
qui brillera toute ma chair !
Ah ! Dieu ! plutôt me dévorent
les loups, lions et sangliers
que ce grand feu dans la ville ! »*

XVIII

En se recommandant fort à Dieu, Nicolette s'en fut vers la forêt. Mais elle n'osa y pénétrer bien avant, à cause des bêtes féroces et des serpents. Elle se tapit dans un épais buisson ; là le sommeil la prit, et elle dormit jusqu'au lendemain.

Vers l'heure de prime, les petits bergers sortaient de la ville et poussaient leurs bêtes entre le bois et la rivière. Ils s'arrêtèrent auprès d'une belle fontaine qui sourdait à la lisière de la forêt ; ils étendirent à terre une cape et y posèrent leur pain. Tandis qu'ils mangeaient, leurs voix mêlées au chant des oiseaux éveillèrent Nicolette. Elle alla à eux.

« Beaux enfants, que Dieu vous garde !

— Et qu'il vous bénisse ! répondit l'un des bergerots, plus hardi que les autres.

— Beaux enfants, connaissez-vous pas Aucassin, le fils au comte de Beaucaire ?

— Si nous le connaissons ? Eh ! que oui !

— Eh bien, mes amis, dites-lui qu'il vienne chasser en cette forêt, qu'il s'y trouve une bête dont il ne donnerait pas un des membres pour cent marcs d'or, ni pour cinq cents, ni pour tout l'or du monde. »

Les petits bergers la regardent et la voient si belle qu'ils en sont tout ébaubis.

« Lui dire cela ? fait celui qui était plus hardi que les autres. Au diable qui le dira ! D'abord ce n'est pas vrai : il n'y a pas de bête dans cette forêt, cerf, sanglier ou lion, dont le quartier vaille plus de deux deniers, ou trois tout au plus. Et vous parlez de tas d'or ! Au diable celui qui vous croira ! Vous êtes quelque fée ; nous n'avons cure de votre compagnie ; passez votre chemin, madame la Fée.

— Beaux enfants, vous direz encore à Aucassin que la bête a en soi une vertu qui le guérira du mal dont il souffre. Et puis, j'ai ici cinq sols dans ma bourse : prenez-les, et parlez-lui. Il faut qu'il vienne chasser la bête avant trois jours : et si dans ces trois jours il ne la trouve, jamais il ne guérira de son mal.

— Eh bien ! nous prendrons les sols, et s'il vient par ici nous le lui dirons, mais nous n'irons pas le chercher.

— Pour l'amour de Dieu ! » fit-elle.

Et elle s'éloigna.

XIX

*Elle s'en va par le bois touffu,
la jeune fille aux yeux clairs.
Elle suit un ancien sentier,
aussi longtemps qu'il dure.
Elle arrive enfin à un carrefour
où s'étoilent sept chemins
qui s'en vont vers des pays...
Elle pense à son ami :
l'aime-t-il comme il le dit ?
Elle a pris des fleurs aux touffes des lis,
et de l'herbe de la garrigue,
et des feuillages aussi ;
puis elle en a fait un petit abri,
le plus doux logis qui se puisse voir.
Et jure le Dieu de vérité
que si son Aucassin par là vient à passer
et pour l'amour d'elle ne s'y arrête,
jamais plus elle ne l'aimera.*

XX

Bien jolie était la petite logette, toute tapissée de fleurs au dehors et au dedans. Il y avait tout auprès un fourré : Nicolette s'y cacha, pour guetter ce que ferait Aucassin.

Cependant, par tout le pays de Beaucaire, le bruit allait courant que Nicolette était perdue. Les uns contaient qu'elle s'était enfuie, les autres assuraient que le comte Garin l'avait fait mettre à mort. Le vieux comte se réjouissait de ces nouvelles autant qu'Aucassin s'en lamentait. Il crut le danger passé et fit tirer son fils de prison. Puis, pour le consoler, il invita à une grande fête tous les chevaliers et toutes les dames de ses domaines.

Mais, au fort des réjouissances, Aucassin restait accoudé à une balustrade, l'âme dolente et le corps sans force. Il se détournait de cette joie où n'était rien de ce qu'il aimait. Un chevalier s'approcha de lui.

« Aucassin, dit-il, du mal qui vous tient j'ai souffert jadis. Accepteriez-vous un conseil ?

— Ah ! seigneur, un bon conseil me viendrait bien à point.

— Montez donc à cheval et allez vous divertir le long de la forêt. Vous verrez les fleurs, les verdure, vous entendrez le chant des oiseaux, et, qui sait ? peut-être apprendrez-vous quelque nouvelle qui vous fera du bien.

— Seigneur, grand merci, j'y vais. »

Il sort aussitôt de la salle, descend le degré, va aux écuries, fait seller son cheval et part. Il eut vite atteint la

lisière de la forêt et se mit à la longer. À l'heure de none, il se trouvait du côté de la fontaine. Les petits bergers étaient là, assis autour d'une cape étalée à terre, et mangeaient en jouant.

XXI

*Ils sont là, les bergerets :
l'Éveillé et Martinet,
et Fruélin et Jeannot
Petit-Robert, Aubriot.
« Hé ! les amis ! s'écrie l'un,
Dieu garde Messire Aucassin,
oui-da ! car il est beau garçon !
et qu'il garde aussi
la jeune fille au beau corsage
qui avait des cheveux d'or,
le visage clair et les yeux brillants,
qui nous a donné des sous
pour acheter des gâteaux,
des couteaux dans leurs fourreaux,
des flûtes, des cornets,
des bâtons et des pipeaux.
Que Dieu la protège ! »*

XXII

Aucassin entend quelque peu la chanson et se doute aussitôt qu'elle lui parle de Nicolette : il approche vivement son cheval.

« Dieu vous garde, les enfants !

— Dieu vous bénisse ! répond celui qui était plus hardi que les autres.

— Beaux enfants, redites un peu la chanson que vous chantiez.

— Non, on ne la redira pas, répondit celui qui était plus hardi que les autres, nos chansons ne sont pas pour vous, beau Sire.

— Mes amis, me connaissez-vous bien ?

— Qui, par Dieu ! Nous savons fort bien que vous êtes Aucassin, le fils de notre maître ; mais nous ne sommes pas à vous, nous sommes à Monsieur le comte.

— Chantez pourtant, je vous en prie.

— Non, je vous dis ; par le corbleu, pourquoi chanterais-je pour vous, si cela ne me convient pas ? Quand il n'y a si riche homme en ce pays, hormis Monsieur le comte, qui, venant à trouver mes bêtes dans ses prés, et même dans son froment, oserait les en chasser, pourquoi chanterais-je pour vous si cela ne me convient pas ?

— Beaux amis, faites-le pourtant, au nom de Dieu ! Et tenez, prenez donc ces dix sols que j'ai là dans une bourse.

— Messire, nous acceptons l'argent ; mais je ne vous chanterai pas ma chanson, je l'ai juré. Je peux vous la raconter, si vous voulez.

— Hé par Dieu ! raconte ! J'aime mieux cela que rien.

— Sachez donc, Messire, que nous étions ici tout à l'heure, entre prime et tierce, et que nous mangions notre pain au bord de la fontaine, tout comme maintenant. Une jeune fille parut, la plus belle du monde, si belle que toute la forêt en fut illuminée, et nous pensâmes que c'était une fée. Elle nous donna sa bourse et nous fit promettre de vous dire, si vous veniez par ici, d'aller chasser dans la forêt, où il y a une bête dont vous ne donneriez pas un membre pour cinq cents marcs, ni pour tout l'or du monde, si vous pouviez la prendre. Car telle est la vertu de cette bête que si vous la pouvez prendre, vous serez incontinent guéri de votre mal ; mais il vous faut la prendre avant trois jours, ou bien vous ne la verrez jamais. Et maintenant allez-y si vous voulez, si vous voulez n'y allez pas, je suis quitte envers elle.

— Mon enfant, tu en as assez dit ; et Dieu veuille que je la trouve ! »

XXIII

*Aucassin entend, et les mots
qui lui parlent de son amie
s'enfoncent dans sa chair.
Il s'enfuit, entre au bois profond ;
son destrier l'emporte,
l'emporte au galop.
« Nicolette au corps joli,
parmi la forêt où l'Amour m'a mis
cerfs ou sangliers je ne vais chassant,
je cherche vos pas.
Vos yeux ardents, votre corps gracieux,
votre joli rire et votre doux parler
ont blessé mon cœur à mort.
Mais s'il plaît à Dieu, le Père puissant,
Je vous reverrai,
ô ma douce amie ! »*

XXIV

Aucassin poussait donc son cheval de chemin en chemin à travers la forêt. Et quoiqu'il allât vers sa bien-aimée, n' imaginez pas que les ronces et les épines s'écartaient d'elles-mêmes de lui. Bien au contraire, elles s'acharnaient contre lui, et vous le mettaient proprement en lambeaux. Il n'avait plus un pan de vêtement intact assez long pour faire un nœud ; le sang lui sortait des jambes, des bras, des flancs, en quarante endroits, ou en trente sans mentir. On

aurait pu le suivre à la trace de sang qu'il laissait sur l'herbe. Mais il pensait à Nicolette, et ne sentait rien.

Toute la journée, il courut la forêt avec cette ardeur. Mais quand il vit que le soir tombait sans qu'il eût rien trouvé, il se mit à pleurer. Il suivait un ancien chemin tout envahi d'herbe ; soudain il y vit quelqu'un devant lui. Il allait l'aborder et faillit choir de peur. Car c'était un grand vilain, merveilleusement hideux : grosse hure plus noire que charbon, les deux yeux écartés de la longueur d'une main, un énorme nez aplati, aux narines béantes, de grosses lèvres découvrant des dents jaunes. Il avait des souliers de cuir de bœuf et des houseaux ficelés d'écorce de tilleul jusqu'au-dessus du genou ; enfin il était affublé d'une cape qui n'avait ni envers, ni endroit, et s'appuyait sur un gros gourdin.

« Beau frère, lui dit enfin Aucassin, Dieu te garde !

— Dieu vous bénisse ! répond l'autre.

— Que fais-tu ici ?

— Cela vous regarde ?

— Non, mais je ne le demande pas pour vous fâcher.

— Et vous, pourquoi pleurez-vous et faites-vous si triste mine ? Si j'étais riche comme vous, le monde entier ne me tirerait pas une larme.

— Tu me connais donc ?

— Oui, je sais bien que vous êtes le fils de Monsieur le Comte. Et si vous me dites pourquoi vous pleurez, je vous

dirai ce que je fais ici.

— Bien volontiers. Sache donc qu'hier matin je suis venu chasser dans cette forêt, que j'avais un lévrier blanc, le plus beau du monde, et que je l'ai perdu. Voilà pourquoi je pleure.

— Oh ! par le cœur et le ventre Dieu ! pleurer pour un chien puant ! C'est à vous dégoûter ! Mais les plus riches seigneurs du pays, si votre père leur en demandait un, s'empresseraient de lui en envoyer quinze ou vingt, et seraient encore trop heureux de l'honneur qu'on leur ferait ! Non, les vraies larmes, la vraie souffrance, c'est pour moi.

— Pourquoi, frère ?

— Écoutez. Je m'étais loué à un riche campagnard, et je conduisais sa charrue. J'avais quatre bœufs. Or, il y a trois jours, un malheur m'est arrivé : j'ai perdu le meilleur de mes bœufs, Rouget, le plus fort au labour. Depuis, je le cherche. Il y a trois jours que je n'ai ni mangé, ni bu ; je n'ose pas entrer en ville, on me mettrait en prison, puisque je n'ai pas de quoi payer. Pour tout bien en ce monde, je n'ai que ce que vous me voyez sur le dos. Ma pauvre mère ne possédait de bon qu'un matelas : on le lui a tiré de dessous les reins, et elle gît à même la paille. J'en ai plus deuil que de moi-même : car l'argent va et vient ; j'ai perdu aujourd'hui, je gagnerai demain ; je payerai mon bœuf quand je pourrai, et je ne vais pas pleurer pour cela. Vous, vous pleurez pour une saleté de chien ! Tenez, fils de comte, je vous méprise.

— Ah ! frère, ta leçon est bonne, et tu me rends du cœur : béni sois-tu ! Que valait ton bœuf ?

— On m'en demande vingt sols, et on n'en rabat pas une maille.

— Je les ai là dans ma bourse ; tiens, prends-les et va payer ton bœuf.

— Ah ! messire, grand merci, et Dieu vous fasse trouver ce que vous cherchez ! »

Le vilain s'éloigne, Aucassin continue d'aller. La nuit était calme et belle ; il erra tant qu'il finit par passer au carrefour des sept chemins. Et là il vit la petite logette que vous savez, toute tapissée de fleurs au dehors et au dedans. Un rayon de lune l'éclairait justement : Aucassin s'arrêta net.

« Ô Dieu ! s'écria-t-il, Nicolette a passé par ici ! Ses jolies mains seules ont pu entrelacer ces fleurs ! Pour la grâce de cet abri et pour l'amour d'elle, je veux m'y reposer cette nuit. »

Ce disant, il mit le pied hors de l'étrier. Mais le cheval était haut, et le galant rêvait si fort à sa belle qu'il tomba lourdement sur une grosse pierre et se démit l'épaule. Malgré la douleur, il parvint à attacher son cheval à une épine et à se glisser sous la logette, où il s'arrangea de son mieux sur le côté. Par une ouverture, il apercevait le ciel semé d'étoiles. Il lui sembla en distinguer une plus claire que les autres, et il lui adressa ces folles paroles :

XXV

*« Étoile, petite étoile, l'une
du chœur serein que mène la lune,
n'as-tu pas auprès de toi ce soir
ma bien-aimée aux longs cheveux d'or ?
Je vois la clarté de son regard...
Oh ! là-haut fuir avec toi ! t'enlacer !
Et qu'importerait, après, la chute !
Si j'étais fils de roi,
vous seriez bien ma reine, ô douce amie ! »*

XXVI

De son fourré, Nicolette entendit Aucassin déclamer. Elle accourut, lui jeta ses bras autour du col.

« Bel ami, soyez le bien retrouvé !

— Et vous, belle amie, soyez la bien retrouvée ! »

Ils s'étreignent, leurs lèvres se joignent, et leur joie est belle.

« Ah ! douce amie, dit Aucassin, j'étais fort blessé à l'épaule, et voici que je ne sens plus ni mal, ni douleur, parce que vous êtes là. »

Elle tâte l'épaule démise, la manie de ses jolies mains blanches, la tire, la pousse, à la grâce de Dieu. Dieu aime les amants : il consentit que épaule se remît en place. Alors Nicolette cueillit des fleurs, quelques herbes bien fraiches et des feuilles vertes, les lui appliqua avec un morceau qu'elle déchira de sa chemise, et Aucassin ne manqua pas d'être aussitôt guéri.

« Aucassin, lui dit-elle, mon doux ami, réfléchissons. Si votre père fait chercher demain dans la forêt, on nous trouvera ; et je ne sais ce qu'on fera de vous, mais ma mort est certaine.

— J'en aurais tout le chagrin du monde ; mais, petite enfant, s'il me reste quelque force, ils ne vous tiennent pas encore. »

Là-dessus il remonte sur son grand cheval, la hisse devant lui ; et toujours se baisant et se caressant, ils s'en vont vers les campagnes découvertes.

XXVII

*Bel Aucassin aux blonds cheveux,
le noble prince amoureux,
sort de la forêt profonde ;
devant lui sur son arçon*

il tient en ses bras ses amours.

*Baisers sur les yeux, sur le front,
baisers sur le menton,
baisers sur les lèvres.
Mais elle, plus sage :
« Doux ami,
en quelle terre allons-nous ?
— Que sais-je, ô mon amour, que
sais-je
où nous emporte
notre destin, et que m'importe ?
Forêts ou déserts,
Qu'est-ce que tout cela
peut me faire, pourvu que je sois
avec
vous ? »
Ils passent des monts, des
vallées,
et des villes et des bourgs ;
mais quand revint le jour
ils atteignirent les plages de la
mer.*

XXVIII

*Lorsqu'ils eurent atteint le
rivage, les deux amants mirent
pied a terre. Il prit son cheval*

par la bride, son amie par la main, et ils se mirent à longer la grève. À quelque distance ils virent une troupe de marchands qui appareillaient leur navire. Aucassin les appela, les pria, et obtint d'être pris a bord, lui, son cheval et son amie.

On leva l'ancre aussitôt ; mais, tandis qu'ils naviguaient, survint une grande tempête qui les ballotta longtemps de-ci de-là. Enfin ils purent entrer en un port inconnu, sous les murs d'un château. Les gens du pays, qu'ils interrogèrent, leur apprirent qu'ils étaient sur les terres du roi de Turelure, et que ce seigneur soutenait alors une terrible guerre.

Aucassin prit congé des marchands, monta à cheval, et, tenant toujours Nicolette devant lui, se dirigea vers le château.

« Ou est le roi ?

— Il est au lit, car il vient d'être père.

— *Eh bien, et sa femme ?*

— *La reine est à l'armée, où elle conduit les barons du pays. »*

« *Merveille !* » se dit Aucassin ; et il poussa vers le palais royal. Là il descendit de cheval, laissa les rênes à Nicolette et, l'épée battant la cuisse, pénétra jusqu'à la chambre où était couché le roi.

XXIX

*De chambre en chambre
il est allé tout
droit,*

*il est allé jusqu'au
chevet du roi.*

« *Sire le roi, que faites-vous ici ?*

— *Mon bon ami,
je viens de mettre au
monde un fils
et me rétablis
petit à petit.*

Dans un mois on me

*lèvera,
à l'église on me
conduira
selon l'usage antique.
Et puis j'irai faire la
guerre,
la grande guerre,
je n'y manquerai pas. »*

XXX

Aucassin, ayant entendu ces propos, empoigne les draps qui couvraient le roi et les tire à travers la chambre ; puis il saisit un bâton et vous le bat à tour de bras :

« Eh ! là ! beau sire, eh là ! gémissait le roi, êtes-vous fol ? Et que voulez-vous enfin, vous qui venez chez moi me battre ?

— Ah ! monsieur du roi vient d'accoucher ! criait Aucassin toujours battant, Par le cœur Dieu ! ah ! fils de garce ! je te tue si tu ne me jures que jamais plus

*un homme en tes terres ne fera
semblant d'accoucher.*

— Je le jure !

*— Bien ; et maintenant
debout ! Et conduis-moi à
l'armée où est ta femme.*

— Seigneur, très volontiers. »

*Ils partent à cheval, laissant
Nicolette dans les appartements
de la reine. Ils furent bientôt au
champ de bataille. Les deux
armées faisaient rage, mais
c'était avec des pommes
pourries, des œufs et des
fromages mous. Aucassin se mit à
contempler cette bataille avec
une grande stupéfaction.*

XXXI

*Aucassin s'appuie à son
arçon
et regarde la
grand' bataille :
les deux camps avaient à
foison*

*fromages mous, pommes
pourries,
et gros champignons de
prairie ;
celui qui mieux trouble
les gués
est le grand vainqueur
proclamé.
Le preux Aucassin les
regarde et s'en rit.*

XXXII

Aucassin revint vers le roi.

*« Sont-ce là vos ennemis,
Sire ? dit-il.*

— Oui, seigneur.

*— Vous plairait-il que je vous
en délivrasse ?*

— Oh ! bien volontiers. »

*Aucassin tire l'épée, lance son
cheval au milieu des rangs
ennemis, et se met à frapper à
droite et à gauche. Il en abattait
des monceaux. Quand le roi vit*

qu'il y avait des morts, il courut à Aucassin et saisit la bride du cheval.

« Eh ! là, Seigneur, ne les tuez pas tant !

— Comment ? Vous ne voulez plus qu'on vous défende ?

— Oui, mais vous allez un peu loin, monseigneur. Nous n'avons pas coutume de nous entr'égorges. »

Les deux armées s'étaient enfuies ; Aucassin et le roi rentrèrent au château de Turelure. Mais les gens du pays vinrent supplier leur roi de chasser de ses terres ce forcené ; quant à Nicolette, qui semblait bien de haute naissance, il pourrait la retenir pour le prince son fils. Nicolette les entendit sans plaisir, et se prit à dire ceci :

XXXIII

Sire roi de Turelure,

*pour qui me prend-on
chez vous ?
quand mon doux ami
m'embrasse,
quand il sent toute ma
chair
grasse à point et
abandonnée,
il n'est danse ou fête de
cour,
harpe, viole ou jeu de
tables
qui vaillent nos plaisirs.*

XXXIV

*Aucassin resta donc en ce
château de Turelure, faisant
l'amour à grand'joie avec sa
chère Nicolette. Mais un jour, au
milieu de ces plaisirs, une troupe
de Sarrasins surgit de la mer et
s'empara du beau château. Ils
firent main basse sur les trésors
et emmenèrent en captivité tout
ce qu'ils trouvèrent de femmes et
d'hommes. Nicolette ni Aucassin*

n'échappèrent, Aucassin saisi, pieds et mains liés, fut jeté en une nef et Nicolette en une autre.

Mais à peine les pirates avaient-ils remis à la voile, qu'une violente tempête dispersa leurs vaisseaux. Celui où était Aucassin dériva, bourlingua tant et si bien qu'il finit par s'échouer sous les murs de Beaucaire. Les gens du pays, accourus au pillage de l'épave, y découvrirent Aucassin et le reconnurent. Grande fut leur joie de retrouver leur jeune seigneur, car il y avait bien trois ans qu'il avait disparu, et ses père et mère étaient morts. Ils le menèrent au château des comtes et lui rendirent aussitôt hommage.

XXXV

*Aucassin s'en est allé,
à Beaucaire, en sa cité ;
très paisiblement il*

règne
sur la ville et le comté.
Mais la perte de
Nicolette,
de Nicolette au clair
visage
l'endolorit bien plus, il
le jure par Dieu,
que ne ferait la mort de
toute sa famille,
« Douce amie au clair
visage,
je ne sais où te
chercher !
Il n'est pas sous le ciel
de royaume
ou, à travers terres et
mers
je n'allasse te conquérir,
si je pensais t'y
retrouver ! »

XXXVI

*Mais laissons Aucassin, pour
parler de Nicolette.*

Le vaisseau où elle avait été jetée était celui du roi de Carthage, qui avait douze fils, tous princes ou rois. Quand ils virent Nicolette, ils la trouvèrent si belle qu'ils pensèrent bien qu'elle était de haute naissance, et lui firent honneur. Ils lui demandèrent qui elle était ; mais elle ne sut que dire, car elle avait été enlevée par des pirates en sa prime enfance.

Après avoir longtemps navigué, on arriva enfin sous les murs de Carthage. Quand Nicolette aperçut le rivage et les murs du château, bien quelle eût été enlevée fort petite, elle ne laissa pas de les reconnaître pour les lieux où jadis elle avait été nourrie.

XXXVII

Nicolette, vaillante et sage,

*abondant à ce rivage,
voit les murs, les hautes
maisons,
et les palais, et les salles.
« Hélas ! dit-elle, à quoi
bon
être dame de haut
parage,
et fille du roi de
Carthage,
et cousine du Calife !
Je suis prise par les
sauvages !
Aucassin, généreux et
sage,
gentil seigneur, franc
chevalier,
l'amour de vous est mon
tourment,
et me harcèle et me
torture.
Puissé-je vous tenir
encore entre mes bras,
sentir sur mon visage,
sur mes yeux, sur mes
lèvres,
vos baisers, ô doux
maître ! »*

XXXVIII

Le roi de Carthage entendit que Nicolette retrouvait chez lui des souvenirs : il l'attira doucement près de lui.

« Ma belle amie, lui dit-il, apprenez-moi donc qui vous êtes, et n'ayez de moi aucune crainte.

— Seigneur, répondit-elle, je suis la fille du roi de ce pays ; des pirates m'enlevèrent il y a bien quinze ans, j'étais alors fort petite. »

Tous les assistants furent aussitôt convaincus qu'elle disait vrai : ils lui firent fête et la menèrent au palais avec tous les honneurs dus à une fille de roi. Bientôt même on songea à la marier. On lui proposa un roi païen fort riche ; elle répondit qu'elle ne se souciait point de mariage. Cependant elle rêvait au moyen de retrouver son cher Aucassin ; elle y passa bien trois ou quatre jours.

Elle se procura une viole et apprit à en jouer. Enfin, comme on s'obstinait à la vouloir marier à quelque prince infidèle, elle s'enfuit de nuit, descendit au port et se fit héberger chez une pauvre femme qui logeait sur la grève. Là elle se frotta le visage avec des herbes qui la rendirent toute noire, se fit tailler une cotte, un manteau, une chemise, des chausses, et s'accoutra à la façon d'un jongleur. Puis elle prit sa viole, alla vers les gens de mer, et obtint de l'un d'eux qu'il la prit à son bord. Il mit à la voile, gagna le large, et toucha enfin terre en Provence. Une fois débarquée, Nicolette s'en alla jouant de la viole par les pays, jusqu'à ce qu'elle atteignit la cité de Beaucaire.

XXXIX

*À Beaucaire au pied de
la tour,*

*Le bel Aucassin tient sa
cour ;
il siège au plus haut d'un
perron,
autour de lui sont ses
barons.
Il voit les fleurs, les
herbes qui florissent,
il entend le chant de
mille oiselets :
alors lui revient le
penser d'amour,
« — Nicolette, la tant
aimée » —
et de soupirer, de verser
des larmes.
Un jongleur paraît au
bas du perron ;
il porte l'archet avec la
viole ;
il parle, et commence
ainsi sa chanson :
« Écoutez-moi, nobles
barons,
ceux de la plaine et ceux
du mont !
Vous plairait-il d'ouïr
une chanson
de Nicolette et*

d'Aucassin ?
Leur amour était fort ;
il chercha son amie au
profond des forêts ;
dans le donjon de
Turelure
ils furent pris par les
païens.
Aucassin est perdu ; où
est-il ? on ne sait...
Mais Nicolette est à
Carthage,
dans le palais du roi son
père,
qui l'aime fort et veut la
marier,
la marier au Sarrasin
félon.
Elle dit : « Non ! »
car elle aime encor le
beau jeune prince
qui jadis portait le nom
d'Aucassin,
et jure que jamais elle ne
sera
qu'a celui que son cœur
désire. »

XL

*Cette chanson ravit Aucassin ;
il appela à part le prétendu
jongleur, et lui dit :*

*« Mon ami, savez-vous rien de
plus de cette Nicolette dont vous
chantez si bien ?*

*— Seigneur, j'en sais que c'est
la créature la plus loyale, la plus
noble qui soit au monde, et la
plus sage. Enlevée par les pirates
en même temps que son ami
Aucassin, elle fut emmenée à
Carthage, et le roi connut qu'elle
était sa fille. Depuis il la tient
fort chère, lui fait grand'fête ; et
il n'est pas de jour où on ne la
presse de prendre pour mari
quelqu'un de ces rois opulents
qui règnent en Espagne. Mais,
Seigneur, elle se laisserait pendre
ou brûler plutôt que d'y
consentir.*

*— Ha ! bel ami, si vous
acceptiez de retourner là-bas
pour lui dire de venir vers moi, je*

vous donnerais tout ce que vous oseriez me demander. Car, pour l'amour d'elle, moi aussi je me refuse à l'épouser aucune femme, si riche et noble qu'elle soit. Je n'en veux d'autre qu'elle, et je l'attends. Et si j'avais su où la trouver, je n'en serais plus à l'attendre.

— *Eh bien ! seigneur, pour l'amour de vous et d'elle, j'irai. »*

Il lui fit donner vingt livres, et elle allait s'éloigner quand elle vit qu'il pleurait. « Ne vous affligez pas, Seigneur, je ne serai pas long à vous la ramener ici, et vous la verrez. »

Elle alla en ville, à la maison du vicomte son parrain. Il se trouva qu'il était mort, mais la vicomtesse la reconnut et l'accueillit. Elle la fit laver, baigner, la frotta d'une herbe qui rend le teint clair et la fit reposer. Au bout de huit jours, Nicolette était plus belle que jamais. Elle se para de riches vêtements de

soie, dont la vicomtesse avait quantité, s'arrangea dans la chambre parmi des tapisseries, des broderies de soie et d'or, et pria son hôtesse d'aller chercher Aucassin.

Dès que la vicomtesse eut franchi le seuil du palais où Aucassin se lamentait que Nicolette tardât tant, « Seigneur Aucassin ! s'écria-t-elle, seigneur Aucassin, ne vous désolez plus, et venez. Je vous montrerai la personne du monde qui vous est le plus chère, et qui de lointains pays est venue vers vous ! »

XLI

*Quand il entend ainsi
parler
de son amie au clair
visage,
Aucassin jamais ne fut si
heureux :*

*jusqu'à la chambre il a
bondi.*

*Mais quand elle a vu son
ami,*

*Nicolette jamais ne fut si
heureuse :*

*Jusqu'en ses bras elle a
bondi.*

*Aucassin tendrement la
saisit,*

*baise les yeux et le
visage.*

*La nuit passe dans ces
plaisirs...*

*Puis au matin il
l'épousa*

*et la fit Dame de
Beucaire.*

*Et puis ils
vécurent heureux.*

*Puisqu'ils ont tous
deux le bonheur,*

*mon histoire est
finie,*

*et je n'ai plus que
dire.*



À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Guillaumelandry
- Lorlam
- Rafavannay
- Acélan
- Wolfinux

-
1. [↑http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)